



Défense et illustration de la théorie du travail commandé d'A Smith (2e version)

Emmanuel Blanc

► To cite this version:

Emmanuel Blanc. Défense et illustration de la théorie du travail commandé d'A Smith (2e version). 1990. halshs-01918011

HAL Id: halshs-01918011

<https://shs.hal.science/halshs-01918011>

Preprint submitted on 9 Nov 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**DÉFENSE ET ILLUSTRATION
DE LA THÉORIE
DU TRAVAIL COMMANDÉ D'A. SMITH
(2e version)**

E. BLANC

**ANALYSE EPISTEMOLOGIE HISTOIRE
MARS 1990**

SOMMAIRE

INTRODUCTION

PARTIE I Valeur d'usage et utilité	p. 5
1. L'évaluation, l'utilité et l'usage : A.R.J. Turgot	p. 6
2. L'utilité et la rareté : L. Walras	P. 8
3. Le travail, monnaie d'évaluation des utilités. Smith et A.R.J. Turgot	p. 10

PARTIE II Valeur d'échange, travail commandé et travail incorporé

1. Le débat Smith-Ricardo	p. 12
2. Premier exemple	p. 15
3. Deuxième exemple	p. 18
4. Travail commandé, évaluation macro-économique	p. 23

PARTIE III Valeur d'échange, travail commandé et formes de la Valeur

1. Les formes de la Valeur : le travail comme représentation	p. 26
2. Préexistence de l'échange ou de la valeur ?... Les deux réponses de K. Marx	p. 29
3. Préexistence de l'échange ou de la valeur ?... La réponse d'A. Smith	p. 31
4. Un petit modèle	p. 34

CONCLUSION : Valeur et Temps	p. 41
------------------------------	-------

Bibliographie

DÉFENSE ET ILLUSTRATION DE LA THÉORIE DU TRAVAIL COMMANDÉ D'A. SMITH

La théorie du travail commandé d'A. Smith ne semble pas avoir retenu autant l'attention des économistes que la théorie du travail incorporé de D. Ricardo. Assez rares sont les écrits qui lui sont spécifiquement consacrés tant elle apparaît comme une bizarrerie de l'économie politique classique. P. Dockès, qui lui avait consacré un article dans les cahiers A.E.H. de novembre 1974, ouvre sa conclusion en ces termes :

« Une théorie de la valeur des marchandises fondée sur la quantité de travail que cette marchandise "achète, commande ou obtient" est-elle stupide, ou fondée sur un raisonnement circulaire? ... »

Dans *Valeur et répartition*, C. Benetti¹ consacre un paragraphe intitulé: *L'articulation entre le profit et la valeur travail commandé*. Il conclut en ces termes :

« Nous venons de montrer quel est l'intérêt de la mesure des valeurs d'échange par la quantité de travail commandé. Doit-on en déduire que la théorie du travail commandé explique la formation du profit ? La réponse à cette question est simple : l'explication du profit consiste en l'explication de la différence entre la valeur d'échange des marchandises produites et du capital avancé. Nous avons montré plus haut que la théorie du travail commandé n'explique pas la valeur d'échange. Elle n'explique donc pas non plus la différence entre valeurs d'échange, donc le profit. »

On retrouve des interprétations de la théorie du travail commandé dans tous les ouvrages d'histoire de la pensée économique, à commencer par J.A. Schumpeter qui dans son *Histoire de l'analyse économique* donne au moins trois interprétations différentes².

Cependant aucune des interprétations n'apparaît totalement satisfaisante³, presque toutes indiquent qu'il y aurait chez A. Smith deux théories de la valeur travail :

L'une en terme de travail incorporé qui s'appliquerait dans les sociétés "primitives" (sans accumulation de capitaux et sans salariat).

L'autre en terme de travail commandé qui devrait permettre d'expliquer la valeur dans les sociétés ayant accumulé des capitaux.

Presque toutes les interprétations soulignent le manque de clarté d'A. Smith à propos de cette dernière, voire ses confusions et son manque de cohérence.

Il ne s'agit pas, dans cet article très condensé, de reprendre ces interprétations, par contre nous nous efforcerons d'aborder les points suivants :

Il n'y a pas de théorie du travail incorporé chez A. Smith. A. Smith ne parle qu'en terme de travail commandé.

¹ Benetti C.: *Valeur et répartition, intervention en économie politique*, P.U.G., F. Maspero, 1975, p. 25.

² t. 1, p. 267 à 271 ; p. 428 à 430 ; t. 2, p. 289 à 294.

³ On pourra consulter : K. Pribram, *Les Fondements de la pensée économique*, p. 130 ; H. Denis, *Histoire de la pensée économique*, pp. 194-195 ; E. James, *Histoire sommaire de la pensée économique*, pp. 82-83 ; M. Blaug, *La pensée économique*, p. ; A. Lapidus, *Le détour de valeur*, pp. 63-64 ; F. Duboeuf, *Adam Smith: mesure et socialité*, p. 91 ; S. Hollander, *The economics of A. Smith*, pp. 114-143 ; R.L. Meek, *Studies in the labour theory of value*, pp. 45-81 ; R. Lekachman, *Histoire des doctrines économiques*, pp.108-109 ; R. Dehem, *Histoire de la pensée économique*, pp. 112-114 ; J. Cartelier, *Surproduit et Reproduction*, pp. 127-146.

La confusion vient à l'origine de D. Ricardo qui projette sur A. Smith sa propre théorie du travail incorporé, d'où les confusions qui suivront ; les catégories de la pensée économique devenant fondamentalement ricardiennes.

Le concept de travail commandé est, selon nous, à comprendre à partir de la *Théorie des sentiments moraux* et de son concept central : la sympathie. Il implique la réciprocité à partir de la représentation de l'autre (son travail) en soi qui est à la base de l'échange⁴. En effet pourquoi échangerais-je avec vous ? . A. Smith nous a déjà répondu : « *Donnez-moi ce dont j'ai besoin, et vous aurez de moi ce dont vous avez besoin vous-même.* » (*Richesse des nations*, p. 48)

Il est possible de reconstruire la théorie du travail commandé à partir du concept central de l'échange⁵. Si A. Smith apparaît peu clair dans sa théorie du travail commandé c'est parce qu'il lui manque la distinction inaugurée par K. Marx entre travail nécessaire et sur-travail. Le détour par les *formes de la valeur* de K. Marx nous permettra d'éclairer A. Smith. Mais cette démarche est à double sens ; elle permettra du même coup :

- de réfuter l'interprétation orthodoxe (ricardienne) de la théorie marxiste de la valeur en terme de travail incorporé;
- de proposer une interprétation qui, en mettant l'échange au centre de la valeur, fait de K. Marx un Smithien majeur.

A. Smith et K. Marx nous permettront d'effectuer notre propre synthèse dans un petit modèle.

Cependant, avant d'aborder la controverse Smith-Ricardo entre travail commandé et travail incorporé (Partie 2), puis notre synthèse Smith-Marx sur la théorie du travail commandé (Partie 3), une question préalable se pose (Partie 1).

Si l'échange est au centre de la valeur pourquoi recourir à la notion de valeur travail ?... Pourquoi ce détour ?... La théorie néo-classique en s'appuyant sur le seul concept d'utilité parvient bien à expliquer les prix... Il nous faut donc d'abord montrer que:

Le concept d'utilité-usage (hétérogène) d'A. Smith, D. Ricardo et K. Marx, est bien différent du concept d'utilité-mesure (homogène) des néo-classiques⁶.

Le passage de l'hétérogène (usages distincts) à l'homogène (utilité au sens néo-classique) se fait selon nous par le sacrifice(en travail) qu'impose l'obtention de toutes choses.

Le travail constitue, au niveau macro-économique, une contrainte de bouclage du système des prix relatifs. À ce titre, il est la *Monnaie* par excellence⁷.

⁴ Le fameux *Das A. Smith problem* apparaît essentiellement parce que la *Richesse des Nations* est lue à partir des catégories de l'économie politique constituée comme science « autonome » depuis D. Ricardo et non à partir des catégories philosophiques et morales du Smith de la *Théorie des sentiments moraux*. Nous sommes très reconnaissant à J.-P. Dupuy d'avoir clarifié pour nous un point de vue que nous partageons totalement. (*Retour sur Das Smith problem*. Journées d'études *Le marché chez A. Smith*, C.A.E.S.A.R, Nanterre, juin 89).

⁵ Nous partageons ici le point de vue de F. Duboeuf selon lequel « *l'échange joue dans la Richesse des Nations le même rôle que la sympathie dans les Sentiments moraux* » (Adam Smith: *mesure et socialité*, p. 91).

⁶ S. Hollander montre clairement que la valeur en usage d'A. Smith doit être comprise en un sens renvoyant aux caractéristiques physiques des objets et non au sens de désirabilité des économistes (*The economics of Adam Smith*, pp. 136-137).

⁷ Ce dernier point n'est qu'esquissé ici ; il fera l'objet d'un prochain travail.

I VALEUR D'USAGE ET UTILITÉ

Il y a au moins un point qui fait l'unanimité entre A. Smith, D. Ricardo et K. Marx, c'est la distinction qu'ils font entre valeur d'usage (V.U.) et valeur d'échange (V.E.).

Cette distinction s'impose tout d'abord à A. Smith à cause du paradoxe bien connu de l'eau et du diamant :

« Il faut observer que le mot valeur a deux significations différentes ; quelquefois il signifie l'utilité d'un objet particulier, et quelquefois il signifie la faculté que donne la possession de cet objet d'en acheter d'autres marchandises. On peut appeler l'une valeur en usage, et l'autre valeur en échange. - Des choses qui ont la plus grande valeur en usage n'ont souvent que peu ou point de valeur en échange ; et, au contraire, celles qui ont la plus grande valeur en échange n'ont souvent que peu ou point de valeur en usage. Il n'y a rien de plus utile que l'eau, mais elle ne peut presque rien acheter ; à peine y a-t-il moyen de rien avoir en échange. Un diamant, au contraire, n'a presque aucune valeur quant à l'usage, mais on trouvera fréquemment à l'échanger contre une très grande quantité d'autres marchandises. »

(Richesse des nations, p. 60)

D. Ricardo et K. Marx reprennent A. Smith en abondant dans son sens. On pourrait multiplier les citations des trois auteurs, mais il n'est pas nécessaire de s'appesantir là-dessus ; il y a un large accord de la communauté des économistes pour reconnaître que nos trois auteurs distinguent VU et VE et s'entendent bien pour affirmer que :

« Ce n'est donc pas l'utilité qui est la mesure de la valeur échangeable, quoiqu'elle lui soit absolument essentielle » (D. Ricardo, *Des Principes de l'économie politique et de l'impôt*, p. 25).

Ce refus commun de l'utilité comme base d'explication de la valeur d'échange va les conduire tous les trois dans des théories de la valeur d'échange assez différentes les unes des autres. Mais avant d'étudier les différentes théories de la valeur d'échange il faut nous interroger sur le concept d'utilité et de valeur d'usage.

Qu'entendons-nous par utilité ?... Nos trois auteurs n'ont pas vraiment développé ce concept et ils assimilent valeur d'usage (V.U.) et utilité. K. Marx lui-même ne développe pas la V.U. qu'il assimile lui aussi à l'utilité :

« L'utilité d'une chose fait de cette chose une valeur d'usage. Mais cette utilité n'a rien de vague et d'indécis. Déterminée par les propriétés du corps de la marchandise, elle n'existe point sans lui (...). Les valeurs d'usage ne se réalisent que dans l'usage ou la consommation » (K. Marx, *Le Capital*, Livre 1, p. 41)

K. Marx donne cependant une précision intéressante p. 45 :

« Une chose peut être utile et produit du travail humain, sans être marchandise. Quiconque par son produit, satisfait ses propres besoins, ne crée qu'une valeur d'usage personnelle. Pour produire des marchandises, il doit non seulement produire des valeurs d'usage, mais des valeurs d'usage pour d'autres, des valeurs d'usage sociales. Enfin, aucun objet ne peut être une valeur s'il n'est une chose utile » (*Le Capital*, Livre 1, p. 45).

Cette distinction entre valeur d'usage (VU) et valeur d'usage sociale (VUS) est intéressante. Mais Marx ne donnera pas de prolongement et il reste beaucoup d'ambiguïté sur ce concept d'utilité et de VU.

1) L'évaluation, l'utilité et l'usage : A.R.J. Turgot

Si on considère que l'utilité d'un objet est la propriété particulière qu'il a de remplir une fonction déterminée ; alors, autant d'objets distincts autant d'utilités ou d'usages (de fonctions) différents, mais en ce cas, il n'y a pas à proprement parler *valeur* d'usage car il n'y a aucune évaluation de quelque ordre que ce soit. Tout juste pourrions-nous dire que certains objets ont une meilleure adéquation de leurs propriétés à la fonction qu'ils doivent remplir. En ce sens, il y a bien sûr déjà une forme d'évaluation, mais elle n'opère que sur un ensemble d'objets de même nature remplissant plus ou moins bien une fonction. Il s'agit d'une comparaison intra branche, mais autant de fonctions, autant « d'utilités » ou « d'usages » distincts. Le mot valeur dans valeur d'usage serait à prendre dans le sens particulier qu'il a encore en français lorsqu'on dit d'une chose qu'elle ne « vaut rien » par opposition à la bonne qualité d'une de ses semblables. Cette valeur exprime, comme le dit très bien A.R.J. Turgot :

« l'excellence de la chose, son aptitude plus ou moins grande à satisfaire le genre de désir qui la fait rechercher » (Turgot, *Écrits économiques*, p. 239).

« on dit qu'un ragoût ne vaut rien quand il est mauvais au goût, qu'un aliment ne vaut rien pour la santé, qu'une étoffe vaut mieux qu'une autre étoffe, expression qui n'a aucun rapport à la valeur commercable, et signifie seulement qu'elle est plus propre aux usages auxquels on la destine.

Les adjectifs mauvais, médiocre, bon, excellent, caractérisent les divers degrés de cette espèce de valeur. Il est cependant à observer que le substantif valeur n'est pas à beaucoup près aussi usité en ce sens que le verbe valoir, mais si l'on s'en sert, on ne peut entendre par là que la bonté d'un objet relativement à nos jouissances. Quoique cette bonté soit toujours relative à nous, nous avons cependant en vue, en y appliquant le mot de valeur, une qualité réelle, intrinsèque à l'objet et par laquelle il est propre à notre usage.

Ce sens du mot valeur aurait lieu pour un homme isolé, sans communication avec les autres hommes. » (A.R.J. Turgot, *Écrits économiques*, p. 238)

A. Turgot nous décrit parfaitement le sens dans lequel il faut entendre le mot valeur dans valeur d'usage. C'est aussi le sens dans lequel il faut comprendre l'utilité chez A. Smith, D. Ricardo et K. Marx.

Cette précision est importante, car la plupart des théoriciens néo-classiques vont justement perdre de vue le sens que rappelle A. Turgot et glisser vers un concept d'utilité qui sera *déjà valeur* au sens de « *valeur commercable* ». L'utilité est fondement de la valeur chez les néo-classiques parce qu'ils prennent l'utilité dans un sens qui présuppose la valeur, c'est-à-dire la réduction de la diversité-qualité en une grandeur homogène qui, si elle n'est pas nécessairement quantifiable, est tout au moins ordonnable. Au regard de l'utilité au sens néo-classique, tous les biens sont parfaitement substituables. Ils ont tous plus ou moins d'utilité. Il y a donc bien déjà eu réduction de qualités hétérogènes en une grandeur homogène : l'utilité. Il y a eu *évaluation*, mais comment s'opère-t-elle ?... Pour l'homme isolé (sans échange) cette évaluation ne s'impose pas. C'est la nécessité de l'échange qui l'impose, nous retombons alors sur le problème de la valeur d'échange tel que les classiques et Marx ont pu se le poser. Les néo-classiques ne décrivent jamais le processus qui permet à des objets distincts de réaliser le véritable *saut périlleux* de l'échange. C'est ce processus que s'acharne à comprendre K. Marx dans la section 1 du *Capital*. Ce processus est au cœur du problème de la valeur et les néo-classiques le supposent implicitement résolu dans leur concept d'utilité. Au regard de l'utilité tous les objets sont posés comme équivalents. À aucun moment ils n'explicitent le passage de l'utilité comme usage spécifique à l'utilité comme grandeur *ordonnable* (préférence). Si l'utilité est « *étalonnable* » cela suppose qu'elle soit précisément ce dénominateur commun à toutes choses permettant l'évaluation.

On peut nous objecter qu'après tout, la théorie de l'équilibre général n'a pas besoin de l'utilité

comme fondement de la valeur pour expliquer les prix relatifs. C'est vrai. Si vrai que la *Théorie de la valeur* de Debreu n'utilise le mot valeur que dans le titre de son ouvrage. Il n'est ensuite question que des prix relatifs égalisant offre et demande. Cependant il faut bien que soit données les fonctions de préférence. Or toute la question de la valeur est *déjà là*. Je préfère A à B de la même façon que je peux dire qu'il fait plus chaud ici que là. La température en degré Celsius n'est pas une mesure au sens de la physique (je ne peux pas dire qu'il fait deux fois plus chaud quand le thermomètre indique 30° au lieu de 15°) mais elle est une grandeur évaluable (je peux dire qu'il fait plus ou moins chaud). La chaleur (comme la préférence) même subjectivement évaluée, renvoie à quelque chose d'homogène, la notion même de chaleur (de préférence).

La notion de préférence ne va pas de soi, et on peut se demander si dans la théorie néo-classique ce ne sont pas les prix en monnaie qui déterminent la substituabilité des choses entre elles (elles ont toutes un prix) et donc leur valeur utilité. Mais le raisonnement serait alors circulaire car les prix supposent que les fonctions de préférence soient données.

Les classiques ne donnaient pas la même signification au concept d'utilité. L'utilité n'est chez eux qu'un nom regroupant la diversité des objets ayant une fonction, à aucun moment elle n'est une grandeur homogène. De la même façon le concept de fruit n'est qu'un nom représentant les pommes, les bananes, les poires, etc... mais le fruit en tant que tel n'existe pas, il ne saurait être *une grandeur*, un étalon des pommes, bananes ou poires concrètes, même si la dénomination de fruit les rend abstraitement homogènes. Les objets sont « utiles » comme les pommes, bananes, etc... sont « fruits », mais on ne saurait en déduire qu'une pomme est plus « fruit » qu'une banane, etc... Il n'y a pas de *lien valeur* entre eux. Qu'y a-t-il de comparable entre une pomme et une banane ? Pourquoi une banane vaudrait deux pommes par exemple ?... Est-ce qu'il suffit que toutes les deux soient « utiles » ?... Non, car s'il n'y a aucune contrainte de rareté, le problème du choix et donc de *l'évaluation* ne se pose jamais. Chaque chose est considérée pour ce qu'elle est sans qu'aucune comparaison ne se fasse. En l'absence de toute contrainte de rareté (mais la situation est difficile à imaginer), les biens ne sont pas substituables et le problème de l'évaluation des uns par rapport aux autres ne se pose pas. Nous sommes tellement habitué à penser en terme de rareté que nous avons peine à imaginer une situation où chaque besoin, le plus particulier soit-il, trouverait satisfaction dans le bien ou service le plus approprié de sorte que tous les biens apparaîtraient nécessairement comme complémentaires. En situation d'abondance, les biens et services ne seraient jamais évaluable les uns par rapport aux autres.

Il y a évaluation, selon nous, uniquement lorsqu'on se situe dans la contrainte du « ou ça/ou ça ».

A.R.J. Turgot se pose le problème de l'évaluation chaque fois qu'apparaît la contrainte de rareté, sinon, chaque chose remplit son usage propre. Si le « *sauvage* » en vient à conserver certains objets c'est en prenant conscience de la contrainte de rareté, et cette « *prévoyance* » est un des motifs qui avec le besoin et « *l'excellence de la chose* » contribuent à déterminer cet ordre d'utilité qui préside à l'évaluation :

« ... les considérations qui entrent dans l'estimation de cette valeur, uniquement relative à l'homme qui jouit ou qui désire, se multiplient beaucoup par ce nouveau point de vue qu'ajoute la prévoyance au premier sentiment de besoin... (...) Quant aux autres considérations par lesquelles cet ordre d'utilité plus ou moins pressante est balancé ou modifié, une des premières qui se présente est *l'excellence de la chose*... » (A.R.J. Turgot, *Écrits économiques* p. 239).

- Le besoin en lui-même ne conduit pas à établir un ordre de préférence (cf. le sauvage...).

- « *L'excellence de la chose* » conduit à une évaluation-usage. Dans une même catégorie de biens, certains sont meilleurs que d'autres. C'est dans ce sens que A.R.J. Turgot parlait d'un ragoût qui ne « *vaut rien* ».

Ces deux premiers motifs ne sauraient conduire à une évaluation des biens entre eux, à déterminer un ordre de préférence. Seul la « *prévoyance* », parce qu'elle est signe de ce que les biens sont rares, contribue à déterminer cet ordre de priorité dont parle A.R.J. Turgot. Mais il y a une autre considération qui est déterminante, c'est :

« la difficulté plus ou moins grande que l'homme envisage à se procurer l'objet de ses désirs ; car il est bien évident qu'entre deux choses également utiles et d'une égale excellence, celle qu'il aura beaucoup de peine à retrouver lui paraîtra bien plus précieuse, et qu'il emploiera bien plus de soins et d'efforts à se la procurer... » (op. cit. p. 239)

« Nous n'en sommes pas encore à l'échange, et voilà déjà la rareté, un des éléments de l'évaluation » (op. cit. p. 240)

2) L'utilité et la rareté : Léon Walras

Ce que nous avons voulu montrer avec A.R.J. Turgot c'est qu'il n'y a pas d'évaluation sans rareté ; cela peut sembler banal de le réaffirmer avec tant d'insistance, après tout L. Walras ne cesse de répéter que les choses doivent être « utiles et limitées en quantité » pour qu'il y ait rareté. Si nous insistons c'est qu'il s'agit d'un point capital de notre démonstration. Selon nous, le concept d'utilité dans le courant néo-classique est totalement lié au concept de rareté, ce qui n'est pas le cas chez les classiques et Marx. L'air, comme le diamant est « utile »

Si l'utilité devient valeur, c'est précisément à cause de cette rareté. Celle-ci fait que tout bien a un coût d'accès. La comparaison entre les biens, leur évaluation, ne peut se faire sans se référer obligatoirement à leur coût d'accès, c'est-à-dire comme dirait A. Smith à « la peine et l'embarras qu'il a fallu pour les acquérir » donc à la quantité subjective de travail que ces choses commandent. Dans la comparaison subjective « plus utile » ou « moins utile » des néo-classiques il n'y a d'évaluation « d'usages », « d'utilité » hétérogènes (donc au sens classique) que parce qu'elles sont rendues homogènes (utilité au sens néo-classique) par référence à une même grandeur qui est selon nous leur « coût d'accès », « la peine et l'embarras qu'il faut pour les acquérir ». La préférence n'est jamais « libre », elle est toujours située dans un contexte de rareté qui implique qu'elle s'évalue au regard de son « coût d'accès ». L'utilité des néo-classiques ne devient valeur que par référence implicite au dénominateur commun à tous biens rares, à savoir le travail que ces biens commandent. Pour A. Smith, et d'une façon générale pour les classiques et Marx, nous serions déjà là dans le domaine de la valeur d'échange (VE) et plus dans celui de la valeur d'usage (VU). K. Marx est très explicite sur ce qu'il entend par utilité dans la quatrième édition allemande du *Capital*.

« Le caractère utile d'une chose en fait une valeur d'usage. Mais cette utilité n'est pas suspendue dans les airs. Elle est conditionnée par les propriétés de la marchandise en tant que corps et n'existe pas sans ce corps. C'est donc le corps même de la marchandise fer, blé, diamant, etc... qui est une valeur d'usage ou un bien. Et ce caractère là ne dépend pas de la quantité de travail plus ou moins grande que coûte à l'homme l'appropriation de ses propriétés utiles » (ce que nous avons appelé son coût d'accès) (*Le Capital*, Livre 1, p. 40)

La note 4 de K. Marx est également très intéressante et fort explicite. Il cite Locke :

« La valeur naturelle d'une chose quelconque consiste en son aptitude à satisfaire les besoins nécessaires ou à servir aux commodités de l'existence humaine ». Il précise lui-même : « Au XVII^e siècle on trouve encore souvent chez les écrivains anglais worth pour valeur d'usage et value pour valeur d'échange, conformément à l'esprit d'une langue qui exprime les choses immédiates de manière germanique, et les choses réfléchies de manière romane. »

L'utilité des néo-classiques est « réfléchie » et pas immédiate. Pour A. Smith ou D. Ricardo, l'air comme le blé ou le diamant est utile au sens premier que donne K. Marx. À aucun moment je ne peux « préférer » l'air au blé ou au diamant. Il n'y a pas vraiment d'évaluation d'ordre d'utilité. Le blé ou le diamant sont utiles au même titre que l'air : ce sont des VU.

L'air étant un bien libre, sans « coût d'accès », la notion d'utilité des néo-classiques rejoint en ce cas celle des classiques. Mais pour le blé ou le diamant l'utilité des néo-classiques est différente car elle

implique l'établissement de préférences qui homogénéisent ces VU distinctes ce qui ne peut se faire qu'en référence à leur dénominateur commun qui est leur « coût d'accès », autrement dit en terme néo-classique, leur désutilité marginale en travail.

La position de L. Walras est à préciser par rapport à ce que nous avons désigné par courant néo-classique dominant et qui se réfère en fait au courant autrichien sur la valeur utilité.

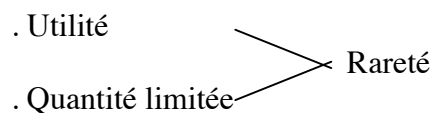
L. Walras se rend bien compte que c'est la rareté qui fait la valeur et pas l'utilité en tant que telle (au sens classique)

« Il y a, dans la science, trois solutions principales du problème de l'origine de la valeur. La première est celle d'A. Smith, de Ricardo, de Mac-Culloch ; c'est la solution anglaise ; elle met l'origine de la valeur dans le travail. Cette solution est trop étroite et elle refuse de la valeur à des choses qui en ont réellement. La seconde est celle de Condillac et de J.-B. Say ; c'est plutôt la solution française : elle met l'origine de la valeur dans l'utilité. Celle-ci est trop large et elle attribue de la valeur à des choses qui, en réalité, n'en ont pas. Enfin, la troisième, qui est la bonne, est celle de Burlamaqui et de mon père, A. Walras : elle met l'origine de la valeur dans la rareté ».

(L. Walras, *Éléments d'économie politique pure*, 16^e leçon).

Mais L. Walras inclut dans la rareté l'utilité :

« J'appelle richesse sociale l'ensemble des choses matérielles ou immatérielles (...) qui sont rares, c'est-à-dire qui, d'une part, nous sont utiles, et qui, d'autre part, n'existent à notre disposition qu'en quantité limitée. » (L. Walras, *Éléments...* p. 45)



Et son concept d'utilité n'est pas toujours pris au sens des classiques et Marx :

« Il y a dans le monde un certain nombre 'd'utilités' qui, lorsqu'elles ne manquent pas totalement, existent à notre disposition en quantité illimitée. Ainsi l'air atmosphérique, la lumière [...]. Ces choses, qui sont utiles, généralement ne sont pas rares et ne font pas partie de la richesse sociale ... » (L. Walras, *Éléments*, p. 46).

La note c nous indique que dans les trois premières éditions on trouve le mot *choses* à la place d'utilités. Le terme d'utilité est en effet pris ici au sens des classiques. Une utilité sans rareté ne peut être valeur ; il est symptomatique que L. Walras ait préféré en ce cas employer le mot de *choses*, car très vite il emploiera le mot utilité dans un sens qui suppose l'évaluation. L'emploi du même concept d'utilité pour désigner tantôt l'usage tantôt l'appréciation-valeur est une source de confusions permanentes. L. Walras passe tout de suite à l'idée du "plus" ou "moins" utile en faisant d'emblée de l'utilité quelque chose d'homogène qu'on peut classer en "+" ou "—" comme la température.

« Ainsi, il n'y a pas à s'occuper ici des nuances (...) tout cela, pour nous, est seulement plus ou moins utile » (*Éléments*, p. 47).

Or selon nous, la perception psychologique du plus ou moins utile, révélateur des préférences, ne peut se faire en dehors de la perception tout à fait concomitante du « coût d'accès », et c'est ce dernier qui est toujours le dénominateur commun de l'évaluation des choses limitées en quantité. Les biens peuvent avoir des propriétés et des usages distincts, ils ont ceci en commun d'exiger que le producteur leur sacrifie « la même portion de son repos, de sa liberté, de son bonheur » (*Richesse des nations*, p. 65).

3) Le travail, « monnaie » d'évaluation des utilités : A. Smith et A. R. J. Turgot

Les choses quelles qu'elles soient « commandent », via la monnaie-revenu, une certaine quantité de travail pour être acquises ; l'évaluation de la quantité de travail qu'elles commandent est à la fois subjective et objective.

Un des grands mérites d'A. Smith est d'avoir perçu que le travail est la monnaie d'évaluation de toutes les utilités distinctes :

« Le travail a été le premier prix, la monnaie payée pour l'achat primitif de toutes choses. » (Richesse des nations, p. 62)

Comme la monnaie, le travail est à la fois *puissance privée* des particuliers qui commandent les produits et *puissance sociale* qui détermine la valeur des produits en travail social abstrait. La monnaie-revenu est du travail social réifié.

Reprenons A.R.J. Turgot ; le lien avec A. Smith apparaît très important. Nous avons vu que pour Turgot il y a d'une part la valeur comme :

« qualité réelle, intrinsèque à l'objet et par laquelle il est propre à notre usage. Ce sens du mot valeur aurait lieu pour un homme isolé sans communication avec les autres hommes » (Écrits économiques, p. 238).

C'est ici la VU des classiques.

« Mais cette valeur, n'étant point comparée à d'autres valeurs, ne serait point susceptible de mesure, et la chose qui vaut ne serait point évaluée » (op. cit. p. 238)

Il y a donc par ailleurs la valeur faisant l'objet d'évaluation, laquelle, nous l'avons vu, est influencée par :

« l'excellence de la chose »

« la prévoyance »

« la difficulté plus ou moins grande que l'homme envisage à se procurer l'objet de ses désirs ».

Turgot poursuit :

« on peut réduire à ces trois considérations toutes celles qui entrent dans la fixation de ce genre de valeur relative à l'homme isolé; ce sont là les trois éléments qui concourent à la former. Pour la désigner par un nom qui lui soit propre, nous l'appellerons valeur estimative, parce qu'elle est effectivement, avec une entière précision, le degré d'estime que l'homme attache aux différents objets de ses désirs » (op. cit. p. 240).

A.R.J. Turgot ne juge cependant pas nécessaire d'approfondir ce qu'est ce *degré d'estime*. Il pose pourtant toutes les questions essentielles :

« Il n'est pas utile d'appuyer sur cette notion et d'analyser ce que c'est que ce degré d'estime qu'attache l'homme aux différents objets de ses désirs, quelle est la nature de cette évaluation, ou le terme unité auquel les valeurs de chaque objet en particulier sont comparées, quelle est la numération de cette échelle de comparaison, quelle en est l'unité. » (p. 240)

A.R.J. Turgot répond pourtant à ces interrogations en envisageant le problème sous un autre point de vue :

« En y réfléchissant, nous verrons que la totalité des objets nécessaires à la conservation et au bien-être de l'homme forme, si j'ose ainsi parler, une somme de besoins qui, malgré toute leur étendue et leur variété, est assez bornée.

Il n'a pour se procurer la satisfaction de ces besoins qu'une mesure plus bornée encore de forces ou de facultés. Chaque objet particulier de ses jouissances lui coûte des soins, des fatigues, des travaux et au moins du temps. C'est cet emploi de ses facultés appliquées à la recherche de chaque objet qui fait la compensation de sa jouissance et pour ainsi dire le prix de l'objet.

L'homme est encore seul ; la nature seule fournit à ses besoins, et déjà il fait avec elle un premier commerce où elle ne fournit rien qu'il ne paie par son travail, par l'emploi de ses facultés et de son temps. » (p. 240)

A. Smith écrira : *« Le travail a été le premier prix, la monnaie primitive avec laquelle tout a été*

payé » (c'est ainsi que D. Ricardo cite la phrase d'A. Smith que nous avons donné plus haut). S'il paraît clair que le travail est pour A. Smith comme pour A.R.J. Turgot à la base de la production de richesse, ils vont en fait beaucoup plus loin. Le travail est au cœur même du processus d'évaluation.

« ... Il faut que, dans l'immense magasin de la nature, il fasse un choix, et qu'il partage ce prix dont il peut disposer entre les différents objets qui lui conviennent, qu'il les évalue à raison de leur importance pour sa conservation et son bien-être. Et cette évaluation, qu'est-ce autre chose que le compte qu'il se rend à lui-même de la portion de sa peine et de son temps, ou, pour exprimer ces deux choses en un seul mot, de la portion de ses facultés qu'il peut employer à la recherche de l'objet évalué sans y sacrifier celle d'autres objets également ou plus importants ?

Quelle est donc ici sa mesure des valeurs ? Quelle est son échelle de comparaison ? Il est évident qu'il n'en a pas d'autre que ses facultés mêmes. La somme totale de ses facultés est la seule unité de cette échelle, le seul point fixe d'où il puisse partir, et les valeurs qu'il attribue à chaque objet sont des parties proportionnelles de cette échelle. » (A.R.J. Turgot, *Écrits économiques*, p. 241 ; c'est nous qui soulignons)

Il s'agit bien ici d'une évaluation « subjective » mais la somme totale de ces « facultés » ne saurait être autre chose que la somme de ses « capacités de travail ». Si les « facultés » sont du « travail », nous retrouvons A. Smith :

« Le prix réel de chaque chose, ce que chaque chose coûte réellement à celui qui veut se la procurer, c'est le travail et la peine qu'il doit s'imposer pour l'obtenir. » (*Richesse des nations*, p. 61)

Cette évaluation individuelle et subjective n'en reste pas moins une évaluation en *travail*. A. Smith serait pour nous à l'origine d'une théorie subjective de la valeur travail. C'est ce que nous préciserons au cours de notre deuxième partie.

II

VALEUR D'ÉCHANGE, TRAVAIL COMMANDÉ ET TRAVAIL INCORPORÉ

Nous voudrions dans cette partie montrer que les objections que formule D. Ricardo à l'encontre d'A. Smith viennent pour une bonne part d'une lecture discutable et pour une autre de l'absence de distinction explicite chez A. Smith lui-même, entre valeur travail et valeur du travail (valeur de la force de travail au sens de Marx). Si on ajoute à cette confusion initiale l'absence de distinction claire entre statique (à l'équilibre) et dynamique (avec progrès de productivité), entre société marchande simple et société capitaliste avec salariat, on aura une idée de l'enchevêtrement inextricable dans lequel se situe la section 1 *Des Principes de l'économie politique et de l'impôt* de D. Ricardo.

1) Le débat Smith-Ricardo

Il nous faut d'abord démêler ce que dit A. Smith, de ce que Ricardo dit de Smith. Il nous semble que trop d'économistes ont emboîté le pas de D. Ricardo dans la lecture de la *Richesse des nations*. L'essentiel de cette partie consiste de ce fait à reprendre la section 1 *Des Principes* après relecture de la *Richesse des nations*.

Commençons d'emblée par affirmer qu'il n'y a pas de théorie du travail incorporé chez A. Smith. Contrairement à une idée fort répandue selon laquelle il y aurait chez A. Smith une théorie du travail incorporé dans « l'enfance des sociétés » et une théorie du travail commandé dans les sociétés ayant accumulé du capital⁸, nous n'avons jamais remarqué cette distinction dans la *Richesse des nations*. La distinction vient de D. Ricardo qui a en partie projeté sur A. Smith sa propre conception du travail incorporé. Cette confusion vient de ce que dans une société marchande simple, sans salariat et à l'équilibre, en statique, travail commandé et travail incorporé peuvent se confondre, les positions étant symétriques. Voyons comment D. Ricardo est amené à faire cette confusion.

Il commence par écrire :

« Dans l'enfance des sociétés la valeur échangeable des choses, ou la règle qui fixe la quantité que l'on doit donner d'un objet pour un autre, ne dépend que de la quantité comparative de travail qui a été employée à la production de chacun d'eux. » (*Des Principes*, p. 26)

Visiblement D. Ricardo se réfère ici au travail incorporé, et il cite deux phrases d'A. Smith pour confirmer son analyse ; or ces deux phrases ne vont pas spécialement dans le sens ricardien du travail incorporé mais bel et bien du travail commandé :

« Le prix réel de chaque chose, dit A. Smith, ce qu'elle coûte réellement à la personne qui a besoin de l'acquérir, est l'équivalent de la peine et de l'embarras qu'il a fallu pour l'acquérir. Ce que chaque chose vaut réellement pour celui qui l'a acquise et qui cherche à en disposer, ou à l'échanger pour quelque autre objet, c'est la peine et l'embarras que cette chose [s'il l'échange] peut lui épargner, et qu'elle a le pouvoir de rejeter sur d'autres personnes. Le travail a été le premier prix, la monnaie primitive avec laquelle tout a été payé. » (A. Smith cité par D. Ricardo, *Des Principes*, pp. 26-27) (c'est nous qui soulignons et mettons entre crochets).

Cette première phrase établit clairement qu'il s'agit de travail commandé⁹. Suit la fameuse phrase

⁸ On retrouve cela chez J.A. Schumpeter, *Histoire de l'analyse économique*, t. 1, p. 267 à 271 ; p. 428 à 430 ; t. 2, p. 289 à 294. Chez K. Pribram, *Les fondements de la pensée économique*, p. 130. De même chez H. Denis, *Histoire de la pensée économique*, p. 194-195. E. James, *Histoire sommaire de la pensée économique*, p. 82-83, etc... etc...

⁹ J. Cartelier en reprenant la phrase de Smith l'interprète lui aussi au sens de travail incorporé, ce qui

d'A. Smith sur les castors et les daims :

« Dans cet état grossier des sociétés naissantes, qui précède l'accumulation des capitaux, et l'appropriation des terres, le rapport entre la quantité de travail nécessaire pour acquérir chaque objet paraît la seule donnée qui puisse conduire à poser une règle pour l'échange des uns contre les autres. » (A. Smith cité par D. Ricardo, *Des Principes*, p. 27).

Cette première partie de la citation est tout aussi claire que la précédente : dans les sociétés « primitives » c'est également le travail commandé qui détermine la règle de l'échange. La confusion de D. Ricardo (mais aussi de nombreux économistes actuels) vient de la suite de la phrase : « Si dans une nation de chasseurs il en coûte ordinairement deux fois autant de travail pour tuer un castor que pour tuer un daim, on donnera naturellement deux daims pour un castor, ou, en d'autres termes, un castor vaudra deux daims » (*Des Principes*, p. 27, *Richesse des nations*, p. 71-72).

Cette phrase peut évidemment être lu dans le sens du travail incorporé, mais cela n'exclut pas de la lire dans le sens du travail commandé car en statique (sans progrès de productivité), les positions sont symétriques : Ce que coûtent réellement deux daims, c'est la « peine et l'embaras qu'il a fallu pour les acquérir » c'est-à-dire le travail nécessaire pour tuer un castor. Réciproquement, ce que coûte un castor c'est le temps de travail nécessaire pour tuer deux daims. Nous avons bien, dans cette situation, l'égalité entre travail commandé et travail incorporé. D'où la conclusion d'A. Smith : « ... Ce qui est d'ordinaire le produit de deux journées ou de deux heures de travail, vaille le double de ce qui n'exige ordinairement qu'un jour ou une heure de travail » (A. Smith cité par D. Ricardo, *Des Principes*, p. 27)

Nous ne pouvons pas, pour autant, déduire de cette dernière phrase qu'A. Smith troque sa théorie du travail commandé pour une théorie du travail incorporé. La suite du texte d'A. Smith (non cité par D. Ricardo) est claire :

« De même, si une espèce de travail exige un degré peu ordinaire d'habileté ou d'adresse, l'estime que les hommes ont pour ces talents ajoutera naturellement à leur produit une valeur supérieure à ce qui serait dû pour le temps employé au travail. » (*La Richesse*, p. 72).

Ce passage ne peut être compris qu'en terme de travail commandé, car l'estime ne peut venir que des autres, des acquéreurs, de la société entière, pas du producteur lui-même si ce n'est comme « spectateur impartial » de son produit au sens de Smith. Le produit réalisé par une espèce de travail qui exige un degré peu ordinaire d'habileté « commande » une valeur (quantité de travail inclus dans les marchandises contre lesquelles il s'échange) supérieur au temps de travail réalisé, du fait de l'estime que les hommes (la société dans son ensemble) ont pour ces talents.

Une théorie du travail incorporé implique que le travail « secrète » de la valeur avant que l'échange ne vienne socialiser ce travail. De là cette vision quasi « biologique » du travail comme dépense de force etc... qu'on retrouve partiellement chez K. Marx et l'explication « techniciste » du *travail complexe* par rapport au *travail simple* qui en découle quand il s'agit d'expliquer qu'une heure de travail peut « valoir » plus qu'une autre.

Même si en statique, à l'équilibre dans l'échange marchand simple, théorie du travail commandé et incorporé déterminent les mêmes rapports d'échange, ce qui fait l'immense avantage de la première c'est qu'elle est d'emblée une théorie de la valeur *en échange*. Elle ne s'explique qu'à travers l'échange. Une valeur d'usage (VU) n'est produite qu'en vue de commander le bien qu'on désire en échange. Ce sont des VU qui sont produites pour l'échange, et elles commanderont une portion plus ou moins grande de travail social, national (réifié dans la monnaie) selon la validation sociale qu'elles recevront sur le marché. Pour A. Smith la valeur d'une marchandise ne préexiste pas à l'échange, elle est formée par l'échange. Nous rejoignons ici P. Dockès lorsqu'il écrit : « La notion de valeur d'échange de Smith ne peut être qu'une notion relative, la valeur relative ou échangeable des marchandises, écrit-il, la valeur naissant de l'échange » (P. Dockès, 1974, cahiers A.E.H., n° 4,

paraît surprenant dans sa propre interprétation (*Surproduit et Reproduction*, p. 129)

p. 102).

Mais cette valeur « relative » devient absolue au niveau macroéconomique, car le travail est une mesure absolue, valable en tous temps et en tous lieux :

« *Le travail annuel d'une nation est le fonds primitif qui fournit à sa consommation annuelle toutes les choses nécessaires et commodes à la vie ; et ces choses sont toujours, ou le produit immédiat de ce travail, ou achetées des autres nations avec ce produit.* » (*Richesse des nations*, p. 3)

C'est par cette célèbre phrase que commence la *Richesse des nations* et c'est là qu'il nous faut constamment revenir pour comprendre la vision macroéconomique du travail commandé chez A. Smith. Nous reviendrons sur ce point plus loin. Reprenons pour l'heure l'interprétation de D. Ricardo où nous l'avons laissée :

« *Si c'est la quantité de travail fixée dans une chose qui règle sa valeur échangeable, il s'ensuit que toute augmentation dans la quantité de ce travail doit nécessairement augmenter la valeur de l'objet auquel il a été employé (...). A. Smith après avoir défini avec tant de précision la source primitive de toute valeur échangeable aurait dû, pour être conséquent, soutenir que tous les objets acquerraient plus ou moins de valeur selon que leur production coûtait plus ou moins de travail.* » (*Des Principes*, p. 27)

En aucun cas A. Smith n'affirme que la source primitive de toute valeur échangeable est la quantité de travail fixée dans une chose (au sens de travail incorporé) pour la bonne raison que cela ne peut être vérifié qu'en statique et lorsque le travail est jugé équivalent. En l'absence de progrès de productivité dans la production d'un bien par rapport à un autre et dans une société sans salariat, travail commandé et incorporé peuvent se confondre. La valeur d'un bien est égale à la quantité de travail obtenue en échange, mais, comme l'échange ne crée pas de valeur, la valeur d'un bien est égale à la quantité de travail incorporée dans ce même bien. La symétrie des positions fait que jusque là, D. Ricardo interprète A. Smith en terme de travail incorporé. K. Marx a également bien vu cette symétrie dans une société sans salariat¹⁰. De là est certainement née l'idée selon laquelle A. Smith aurait une théorie du travail incorporé pour expliquer l'échange dans les sociétés « primitives ».

Or peu après, A. Smith précise, en évoquant les sociétés ayant accumulé des capitaux :

« *Dans cet état de chose, le produit du travail n'appartient pas toujours tout entier à l'ouvrier. Il faut, le plus souvent, que celui-ci le partage avec le propriétaire du capital qui le fait travailler. Ce n'est plus alors la quantité de travail communément dépensée pour acquérir ou pour produire une*

¹⁰ « *Supposons que tous les ouvriers soient non seulement producteurs, mais encore vendeurs de leurs marchandises : La valeur de ces marchandises est déterminée par le temps de travail nécessaire qui s'y trouve contenu. Si donc les marchandises sont vendues à leur valeur l'ouvrier peut avec une marchandise qui est le produit de douze heures de travail, racheter un temps de travail de douze heures sous forme d'une autre marchandise... La valeur de son travail est donc égale à la valeur de sa marchandise, ou au produit de douze heures de travail... La valeur du travail est donc égale à la valeur du produit du travail. Dans les marchandises, pour autant qu'elles sont échangées d'après leur valeur, il y a échange de mêmes quantités de travail réalisé. (...) Dans cette hypothèse, la valeur du travail (la quantité de marchandise que l'on peut acheter avec une quantité donnée de travail, ou la quantité de travail que l'on peut acheter avec une quantité donnée de marchandise) peut être regardée, tout aussi bien que la quantité de travail contenue dans la marchandise, comme la mesure de sa valeur, puisque la valeur du travail représente toujours la même quantité de travail réalisé que le travail vivant exigé pour la production de cette marchandise... »*

« *A. Smith jette les premières bases d'une confusion regrettable entre la détermination de la valeur des marchandises par le quantum de travail qu'elles contiennent et cette même détermination par le quantum de travail qu'elles peuvent acheter, en d'autres termes, leur détermination par la valeur du travail.* » (K. Marx, *Histoire des doctrines économiques*, A. Costes, 1924, t. 1, pp. 165-166 et 170).

marchandise, [ici uniquement le travail rémunéré] qui est la seule circonstance sur laquelle on doit régler la quantité de travail que cette marchandise pourra communément acheter, commander ou obtenir en échange. Il est clair qu'il sera encore dû à une quantité additionnelle pour le profit du capital qui a avancé les salaires de ce travail et qui en a fourni les matériaux. » (Richesse des nations, p. 74-75 ; nous soulignons et commentons entre crochets).

La confusion était inévitable. Elle s'explique par l'absence de distinction claire entre travail nécessaire et surtravail. Toujours est-il que D. Ricardo en conclura :

« [A. Smith] a pourtant créé lui-même une autre mesure de la valeur, et il parle de choses qui ont plus ou moins de valeur selon qu'on peut les échanger contre plus ou moins de cette mesure. Tantôt il dit que c'est la valeur du blé [comme bien salarial] et tantôt il assure que c'est celle du travail ; [en fait de la force de travail pour D. Ricardo] non pas du travail dépensé dans la production d'une chose, mais de celui que cette chose peut acheter, comme si c'était là deux expressions équivalentes... » (Des Principes, p. 27 ; nous soulignons et commentons entre crochets.)

Les deux expressions ne sont en effet pas tout à fait équivalentes, notamment en dynamique comme nous le montrerons un peu plus loin. Mais c'est sur un autre point que porte la remarque de D. Ricardo : il y a en fait une double confusion de sa part.

Tout d'abord il prête à A. Smith une théorie du travail incorporé qu'il n'a pas, mais qu'il « trouve » dans l'exemple du castor et des daims (sociétés avant accumulation de capitaux).

Ensuite, dans les sociétés ayant accumulé des capitaux, il « découvre » chez A. Smith une théorie du travail commandé qu'il ampute malheureusement d'une partie (le travail inclus dans le profit et la rente) ce qui lui permet ensuite de montrer qu'A. Smith confond la quantité de travail incorporée dans une chose (valeur travail, tout le travail vivant au sens de Marx) avec la quantité de travail que cette chose peut commander (pour Ricardo la valeur *du* travail au sens de la valeur de la seule force de travail).

Selon l'interprétation que D. Ricardo donne d'A. Smith, un bien vaudrait plus ou moins selon qu'il commande plus ou moins de valeur *du* travail (salaire ou blé comme bien salarial type) incorporé dans le bien contre lequel il s'échange. En utilisant les concepts de Marx, nous dirions que la valeur d'un bien est (selon Ricardo) égal à la quantité de *travail nécessaire* contenu dans l'autre bien. Il l'ampute donc du *surtravail* (profit). On comprend alors pourquoi l'égalité travail commandé et incorporé n'existe que dans les sociétés sans accumulation de capital (sans salariat). Mais ce n'est pas là la théorie du travail commandé d'A. Smith. La quantité de travail qu'un bien commande est bien égale à tout le travail (travail inclus dans les biens intermédiaires et l'usure du capital fixe + travail nécessaire + surtravail en termes marxistes) ce qui équivaut à la valeur des biens intermédiaires, du Salaire, du Profit et de la Rente. Au niveau global, la production finale nette qui se résout en Salaire, Profit et Rente, est mesurée par le temps travaillé.

« Le Travail mesure la valeur, non seulement de cette partie du prix qui se résout en travail, mais encore de celle qui se résout en rente, et de celle qui se résout en profit. » (Richesse des nations, p. 75)

L'ambiguïté majeure d'A. Smith vient de ce qu'il utilise le même mot travail pour désigner la valeur travail (sens utilisé au début de la citation) et la valeur *du* travail (de la force du ...), sens qu'il faut comprendre par la suite.

C'est par toute une série d'exemples que D. Ricardo tente de réfuter A. Smith. Nous en reprendrons deux qui nous semblent significatifs.

2) Premier exemple

Le premier exemple se situe en dynamique (on suppose un doublement de la productivité d'un

producteur), mais on ne peut savoir s'il s'agit d'une société avec salariat ou non. Nous envisagerons donc les deux cas.

a) Cas d'une société sans accumulation de capital et sans salariat.

« ..., et comme si parce que le travail d'un homme est devenu deux fois plus productif, et qu'il peut créer une quantité double d'un objet quelconque, il s'ensuivait qu'il doit obtenir en échange une double rétribution ». (Des Principes, p. 28-29)

Acceptons cette hypothèse. C'est du reste probablement ce qui se passerait en terme de travail commandé (dans une société sans accumulation de capital c'est-à-dire sans salariat). Si par exemple, dans le même temps je tue à présent deux castors au lieu d'un, ces deux castors commanderont encore chacun deux daims soit en tout quatre daims. La *valeur* de chaque castor sera la quantité de travail qu'il faut pour tuer deux daims, tout au moins *tant que la règle de l'échange social* reste la même c'est-à-dire tant que l'innovation de notre chasseur de castor reste marginale. Cette « double rétribution » dont parle D. Ricardo ne sera que de courte durée : le temps que l'échange socialise le travail plus *puissant* (*complexe* dirait K. Marx) de notre chasseur de castors. L'échange s'établira finalement (à l'équilibre, lorsque tous les chasseurs de castor auront adopté l'innovation) à peu près à un castor pour un daim ; tout au moins si le degré d'habileté requis pour la chasse de l'un et de l'autre est *socialement validé* comme équivalent.

Si par « travail d'un homme », D. Ricardo entend le travail du salarié, il est clair qu'il ne recevra pas une double rétribution (salaire), mais ce sera alors le profit qui augmentera de sorte que la valeur des deux castors qui se résout en profit et salaire correspondra bien à la quantité de travail qu'ils commandent, à savoir celle des quatre daims. La valeur des deux castors ne saurait être égale à la valeur *du* travail (salaire) des chasseurs de daims mais doit être égale à la *valeur travail* contenue dans les quatre daims (Salaire + Profit).

La suite de la phrase de D. Ricardo pose un réel problème de logique sémantique. Il écrit en effet : « *Si cela est vrai* [c'est-à-dire que notre homme obtienne en échange une double rétribution] *si la rétribution du travailleur* [il faudrait écrire producteur si nous restons dans une société sans salariat] *était toujours proportionnée à sa production* [en quantité ou en valeur ? logiquement c'est en quantité (VU)], *il serait en effet exact de dire que la quantité de travail fixée dans la production d'une chose, et la quantité de travail que cet objet peut acheter, sont égales ; et l'une ou l'autre indifféremment pourrait servir de mesure exacte pour les fluctuations des autres objets.* » (Des Principes, p. 28)

Si notre interprétation entre crochets est bonne, la conclusion de D. Ricardo est manifestement fausse. La quantité de travail incorporée dans les deux castors pour reprendre notre exemple est inférieure à celle des quatre daims que ces deux castors commandent. Un castor commande toujours deux daims alors que pour notre producteur il lui en coûte dorénavant deux fois moins de temps pour le tuer si on reprend l'hypothèse de D. Ricardo. Si inversement on suppose que l'échange s'établit à un castor contre un daim il n'y aurait plus alors « *double rétribution* », ce qui serait contraire à l'hypothèse de départ.

Enfin si le travailleur dont parle Ricardo est un salarié, alors en produisant le double il ne reçoit pas une double rémunération et si c'était le cas (hypothèse de D. Ricardo) il ne s'en suivrait pas pour autant que la quantité de travail commandé par sa production (ou seulement la fraction de celle-ci qui se résout en salaire) soit la même que celle qui est fixé dans sa production.

« *Mais ces deux quantités ne sont pas égales* » (Des Principes, p. 28).

Ce qui est vrai, mais cela ne lève pas la faute logique du raisonnement précédent et on ne voit pas bien pourquoi la première mesure (travail incorporé) serait fixe alors que la deuxième (travail commandé) serait variable. La conclusion suivante de D. Ricardo tombe d'elle-même.

« *C'est ainsi qu'A. Smith, après avoir, avec beaucoup de sagacité, démontré combien une mesure variable, telle que l'or et l'argent, était insuffisante pour servir à déterminer le prix variable des*

autres objets, a lui-même adopté une mesure tout aussi variable, en choisissant pour cela le blé ou le travail » (Des Principes, p. 28)

Suit une démonstration à laquelle nous souscrivons entièrement en ce qui concerne l'or, l'argent ou le blé. Mais cette démonstration s'appuie forcément sur la fixité de la *valeur travail* (incorporée ou commandée). La hausse de la productivité du travail dans la production de l'or, de l'argent ou du blé se traduit en effet par une baisse de la valeur unitaire de ces biens et non par une quelconque hausse de la valeur travail par rapport aux biens. Pourtant il écrit plus loin.

« La valeur du travail n'est-elle pas également variable ; et n'est-elle pas modifiée, ainsi que toutes choses, par le rapport entre l'offre et la demande (...) par le prix variable des substances et des objets de première nécessité, à l'achat desquels l'ouvrier dépense son salaire ?... » (Des Principes, p. 29)

D. Ricardo confond là encore *valeur du travail* (de la force de travail dirait Marx) qui est en effet variable, avec la *valeur travail* qui est selon nous l'unique mesure de la valeur des biens chez A. Smith.

Le travail commandé n'est pas celui que commande uniquement les salaires (biens salariaux), mais celui que commande tous les revenus - salaire, profit et rente - (tous les biens).

Le Profit et la Rente sont bien chez Smith des prélèvements effectués sur l'ensemble du produit réalisée par les travailleurs :

« [dans l'enfance des sociétés] le produit du travail appartient tout entier au travailleur, et la quantité de travail communément employée à acquérir ou à produire un objet échangeable est la seule circonstance qui puisse régler la quantité de travail que cet objet devra communément acheter, commander ou obtenir en échange.

Aussitôt qu'il y aura des capitaux accumulés dans les mains de quelques particuliers (...) il faut bien qu'en outre de ce qui pourrait suffire à payer le prix des matériaux et les salaires des ouvriers, il y ait encore quelque chose de donné pour les Profits de l'entrepreneur de l'ouvrage (...). Aussi la Valeur que les ouvriers ajoutent à la matière se résout alors en deux parties, dont l'une paye leurs salaires, et l'autre les profits »... (Richesse des nations, pp. 72-73)

Le travail que *commande* la production réalisée (plus précisément la valeur ajoutée par..), c'est la quantité de travail que peut acquérir, sous forme de Salaire, Profit et Rente, cette production. Ne compter que les salaires introduit la variation que Ricardo peut facilement dénoncer à travers les exemples qu'il prend. Il suffit qu'il y ait une variation dans le partage Salaire/Profit/Rente.

Pourtant A. Smith s'explique clairement dans le passage suivant.

« Il faut observer que la valeur réelle de toutes les différentes parties constituant le prix se mesure par la quantité de travail que chacune d'elle peut acheter ou commander. Le travail [valeur travail] mesure la valeur, non seulement de cette partie du prix qui se résout en travail [valeur de la force de travail], mais encore de celle qui se résout en rente, et de celle qui se résout en profit." (Richesse des nations, p. 75)

À cette confusion D. Ricardo en ajoute une autre : quand A. Smith prend un bien salarial type (le blé) pour mesurer le salaire en biens salariaux, D. Ricardo prend d'autres biens salariaux pour montrer que même si le salaire en blé est le même, le salaire réel de l'ouvrier aura pu varier. (Il suffit en effet pour cela que la productivité des autres biens ait variée différemment de celle du blé).

Une bonne part de l'argumentation de D. Ricardo tombe si on ne fait jouer au blé que le rôle d'idéal type du bien salarial (l'équivalent du panier de consommation des économistes).

Cependant nous laisserons de côté dans notre analyse la théorie de la valeur en blé qui nous paraît difficilement interprétable. La seule véritable théorie de la valeur chez A. Smith étant celle du travail commandé, c'est en reprenant cette théorie que nous contrerons les arguments de D. Ricardo.

Il ne s'agit pas de reprendre ici tous les exemples que donne D. Ricardo dans la section 1 des *Principes* quoiqu'ils soient fort intéressants et qu'il y aurait beaucoup à dire sur chacun d'eux.

Nous résumerons en disant que dans pratiquement tous ces exemples, les démonstrations sont faussées par une confusion originelle à savoir que par travail incorporé D. Ricardo entend tout le travail réalisé dans la production (valeur travail) alors que par travail commandé il n'entend que la valeur *du* travail (valeur que le travailleur peut commander par son salaire). L'une étant invariable (valeur travail) et l'autre variable (valeur *du* travail) il n'a pas de difficultés à démontrer :

« qu'A. Smith, après avoir, avec beaucoup de sagacité, démontré combien une mesure variable, tel que l'or et l'argent, était insuffisante pour servir à déterminer le prix variable des autres objets, a lui-même adopté une mesure tout aussi variable, en choisissant pour cela le blé ou le travail. » (*Des Principes*, p. 28)

Mais il faut bien avouer que cette confusion originelle existe chez A. Smith car on retrouve en permanence valeur *du* travail pour valeur travail, comme le montre les citations précédentes d'A. Smith.

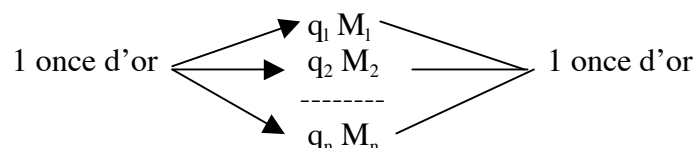
Pour mener à bien notre démonstration il nous faut citer un dernier exemple donné par D. Ricardo.

3) Deuxième exemple :

« Si je trouve qu'une once d'or s'échange pour une quantité moindre de marchandise, et que, cependant, la découverte de mines nouvelles et plus fertiles ou l'emploi de machines plus parfaites permet d'obtenir une quantité déterminée d'or avec moins de travail, je suis autorisé à dire que les causes des variations de la valeur de l'or, relativement à celle des autres marchandises, sont, à la fois, une économie de main-d'oeuvre et un travail plus facile, plus rapide. »

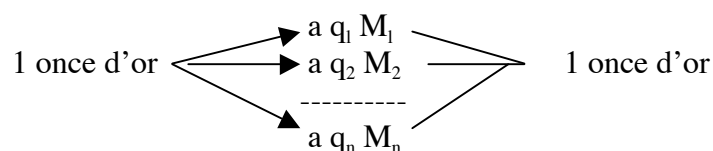
(*Des Principes*, p. 31)

Désignons par $(M_1, M_2, \dots, M_n)$ les marchandises dont parle D. Ricardo et par $(q_1, q_2, \dots, q_n)$ les quantités de chaque marchandise qu'achète une once d'or. Nous avons :



Si une once d'or s'échange pour une quantité moindre de marchandise, que ceci est lié à la hausse de la productivité dans la production d'or et si rien n'a varié par ailleurs, nous aurons avec

$0 < a < 1$:



Ce qui signifie :

- 1) Baisse de la valeur de l'or relativement aux autres marchandises
- car 2) Hausse de la productivité dans la production d'or relativement à celle des autres marchandises
- 3) Une once d'or achète moins de marchandises

ou symétriquement dans le miroir :

- 4) Chaque marchandise achète (commande) plus d'or

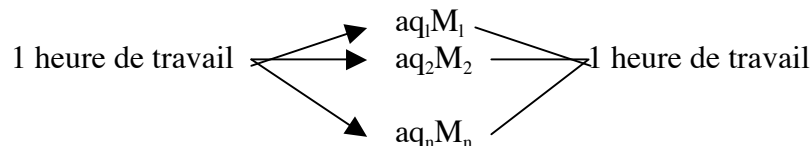
- car
- 5) Baisse de la productivité dans la production des marchandises relativement à celle de l'or.
 - 6) Hausse de la valeur des marchandises en or.

Les 6 expressions sont logiquement liées entre elles et conformes à l'interprétation que donne D. Ricardo.

Il poursuit :

« De même si le travail venait à baisser considérablement de valeur relativement aux autres objets »
(*Des Principes*, p. 31)

Appliquons rigoureusement au travail le schéma d'analyse que nous avons utilisé pour l'or comme nous l'autorise l'expression « *De même* ».



ce qui signifie :

- 1) Baisse de la *Valeur Travail* relativement aux autres marchandises.
- 2) Hausse de la productivité dans la « production » de Travail relativement à celle des autres marchandises.
- 3) Une heure de Travail achète (commande) moins de marchandises

ou symétriquement :

- 4) Chaque marchandise achète (commande) plus de travail.
- 5) Baisse de la productivité dans la production des marchandises relativement à celle du travail.
- 6) Hausse de la valeur des marchandises en travail.

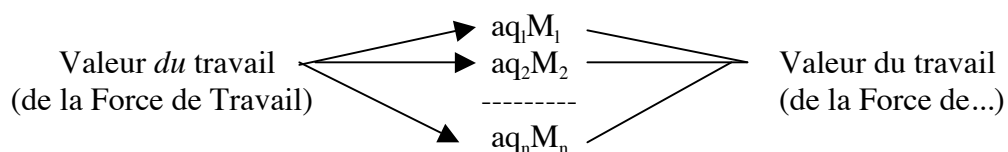
La deuxième expression (2) n'a pas de sens... et pour cause !... Il s'agirait littéralement de la productivité du travail dans la production de travail (L).

Ce qui nous donnerait : $L / L \neq 1$.

Nous avons nécessairement l'unité, car que signifierait une « économie de travail dans la production de travail » ?... Ainsi ce sont bien les marchandises qui se sont renchéri en travail (6) et non le travail qui aurait baissé de valeur travail (1) si tant est que l'expression puisse avoir un sens !... A. Smith a raison sur D. Ricardo, le travail ne peut pas être considéré comme un étalon relatif comme un autre.
« ... Ainsi le travail, ne variant jamais dans sa valeur propre, est la seule mesure réelle et définitive qui puisse servir dans tous les temps et dans tous les lieux à apprécier et à comparer la valeur de toutes les marchandises. Il est leur prix réel, l'argent n'est que leur prix nominal. » (*Richesse des nations*, p. 65)

À la différence de l'or qui, dans l'exemple, baissait relativement aux autres marchandises considérées comme stables (pas de gain de productivité), le travail ne peut avoir baissé de valeur. À proprement parler, le travail n'a pas de valeur, *il est* valeur, sinon, en effet, il faudrait prendre le travail comme une marchandise contenant elle même plus ou moins de travail relativement aux autres marchandises. Le travail ne peut être étalon de valeur si on cherche par la suite quelle est la valeur de cet étalon. C'est pourtant bien ce que fait D. Ricardo qui, pour montrer la relativité de l'étalon qu'il prête à A. Smith, prend non pas le travail, mais la marchandise force de travail (valeur du travail). Les conclusions d'A. Smith sont parfaitement cohérentes avec une théorie qui prend

pour étalon le travail social (mesuré en heure) et pas la valeur *du* travail. Mais nous avons vu qu'A. Smith ne distingue pas toujours clairement, d'où les confusions de D. Ricardo. Cependant, même si nous prenons la valeur *du* travail comme référence, la démonstration de D. Ricardo ne suit pas rigoureusement son parallèle avec l'or. En effet, celle-ci nous donnerait avec toujours $0 < a < 1$



Ce qui signifierait :

- 1) Baisse de la valeur de la force de travail (salaire) relativement aux autres marchandises (salariales et non salariales)
- car 2) Hausse de la productivité dans la production de force de travail relativement à celle des autres marchandises (toutes les autres)
- 3) Le salaire d'une heure achète moins des « autres marchandises »

ou symétriquement :

- 4) Chaque marchandise achète (commande) plus de force de travail
- 5) Baisse de la productivité dans la production des marchandises relativement à celle de la "force de travail"
- 6) Hausse de la valeur des marchandises en valeur de la force de travail (salaire).

Cependant D. Ricardo écrit :

« Si l'on reconnaissait que cette baisse de la valeur du travail vient d'une abondance extrême de blé, de sucre, de bas, abondance résultant de moyens de production plus actifs... » (Des Principes, p. 31)

Le parallèle avec l'or se trouve faussé dès le départ car le blé, le sucre, etc... en un mot les biens salariaux font partie des autres marchandises ($M_1, \dots, M_n$) dont on a supposé que leur valeur restait inchangée car il n'y avait pas, dans l'absolu, de hausse de productivité de leur côté. On ne peut simultanément supposer que ces mêmes marchandises aient baissé de valeur du fait d'une hausse de productivité (les « *moyens de productions plus actifs* » dont parle D. Ricardo).

En reprenant rigoureusement notre parallèle, il apparaît que la baisse de la valeur de la force de travail ne peut venir que d'un accroissement de la « productivité du travail » dans la *production* « de la force de travail » (du temps de Travail Nécessaire). Cela n'a un sens que si l'on considère que les biens salariaux sont des facteurs de production dans la *production* de la force de travail. Ainsi en valeur, la productivité est égale à 1 (Valeur de la force de travail ou masse salariale/Valeur des biens salariaux = 1), notre productivité est bien exhaustive. Nous aurons une variation de cette productivité si le rapport augmente en *volume*. Nous démontrons (Cahiers AEH, 1989, p. 28-34) que c'est le cas lorsque nous avons une modification de la répartition entre Salaire Profit et Rente, en valeur ou en bien. Ainsi la valeur *du* travail (de la force de travail) ne peut être un indicateur invariable de la valeur des marchandises que si et seulement si nous avons une répartition constante (en valeurs et en biens) entre masse salariale (biens salariaux), Profit et Rente (autres biens). Ceci implique que la productivité augmente parallèlement dans toutes les branches. La valeur de la force de travail (salaire) ne saurait être l'étalon invariable de la valeur des autres marchandises. On peut l'analyser comme un succédané utilisé par A. Smith qui, malheureusement, n'explicite pas les

conditions précitées. Les exemples que prend D. Ricardo dans la section 1 des *Principes* remettent en cause ce qui est pour nous implicite chez A. Smith.

Il faut bien avouer qu'A. Smith n'est pas très clair. En toute rigueur, la seule explication de la valeur qui nous semble correcte repose sur *la valeur du temps travaillé* (tout le travail vivant, soit TV) et non la valeur *du* travail (le seul travail Nécessaire, soit TN). En posant s le taux de salaire en numéraire et s' le prix du temps travaillé, nous avons nécessairement $s' \times \text{TN} = s \times \text{TV}$ d'où :

$$s' = (s \times \text{TV}) / \text{TN}.$$

Si A. Smith n'est pas clair c'est parce qu'il passe constamment et sans transition de la valeur du temps de Travail ($s' \times \text{TV}$) à la valeur *du* (de la force de) travail (salaire = $s \times \text{TV}$). Comment comprendre autrement cette phrase déjà citée :

« *Le Travail [TV] mesure la valeur, non seulement de cette partie du prix qui se résout en travail [TN], mais encore de celle qui se résout en rente, et de celle qui se résout en profit [ST]* » (*Richesse des nations*, p. 75. Les crochets - TV: travail vivant; TN: travail nécessaire; ST: surtravail - sont de nous).

Là où nous lisons *valeur du temps travaillé* pour rétablir la théorie smithienne du travail commandé, D. Ricardo lit *valeur de la force de travail* (salaire) ce qui aboutit à des non-sens. C'est ce qui apparaît très clairement lorsqu'on pousse le parallèle qu'il fait entre l'or, le travail, le blé.

« *Je crois que la cause des variations survenues entre le blé [le travail] et les autres objets, se trouve, comme pour l'or, dans une économie de main-d'œuvre: aussi, suis-je, logiquement entraîné à considérer ces variations comme le résultat d'une baisse dans la valeur du travail et du blé et non comme un renchérissement des choses contre lesquelles on les échange* » (*Des Principes*, p. 31-32).

Nous nous sommes contenté de rajouter entre crochets le travail qui est par ailleurs traité en parallèle avec le blé en amont et en aval de cet extrait. Le fait de mettre le travail à la place du blé nous conduit nécessairement à nous poser la question :

Qu'est-ce qu'une « *économie de main d'œuvre* » dans la production de travail...? Produire plus de temps de travail avec moins de temps de travail?... C'est évidemment absurde. On comprend alors pourquoi D. Ricardo ne cite que le blé dans la première ligne mais revient au travail par la suite comme si la démonstration avec le blé avait été faite pour le travail. Aussi sommes-nous logiquement conduit à considérer ces variations non comme une baisse dans la valeur du travail (il faudrait que la *productivité du travail* du travail augmente !) mais comme un renchérissement des choses contre lequel il s'échange (c'est la productivité dans la production de ces "choses" qui a baissé). Autrement dit, la communauté sacrifie plus de temps de travail pour produire les mêmes choses.

Pour nous, comme pour A. Smith, *la valeur d'une heure de travail c'est une heure de travail*. Si A. Smith prend le travail pour base, pour étalon, ce n'est pas arbitraire, c'est le seul facteur invariable à travers le temps. Il m'en coûte autant aujourd'hui qu'il y a cinquante ans de travailler une heure, le sacrifice de temps est toujours d'une heure, même si cette heure me permet d'acquérir une bien plus grande quantité d'objets.

« *Des quantités égales de travail doivent être, dans tous les temps et dans tous les lieux, d'une valeur égale pour le travailleur. Dans son état habituel de santé, de force et d'activité, et d'après le degré ordinaire d'habileté ou de dextérité qu'il peut avoir, il faut toujours qu'il sacrifie la même portion de son repos, de sa liberté, de son bonheur. Quelle que soit la quantité de denrées qu'il reçoive en récompense de son travail, le prix qu'il paye est toujours le même. Ce prix, à la vérité, peut acheter tantôt une plus grande, tantôt une moindre quantité de ces denrées ; mais c'est la valeur de celle-ci qui varie, et non celle du travail qui les achète.* » (*Richesse des nations*, p. 65)

On pourrait dire qu'il s'agit là d'une mesure subjective de la valeur travail. Nous sommes en effet proche d'une théorie de la désutilité du travail. C'est du reste dans ce sens que va la troisième interprétation que J. A. Schumpeter donne de la théorie de la valeur d'A. Smith.

« *Enfin il y a " la peine et le désagrément " qui est le prix réel de toute chose et qui, du moins si on*

l'interprète comme étant équivalent du concept de désutilité du travail, ne s'accorde avec aucune des deux autres mesures » (J. A. Schumpeter, Histoire de l'analyse économique, p. 268)

Nous sommes proche de cette interprétation et du rejet des deux autres qu'elle implique¹¹. Cependant il nous faut nuancer cette interprétation subjective de la valeur travail en disant que la mesure sociale de la valeur d'échange des marchandises ne pourra être que le temps de travail *social* que ces marchandises commandent. Le travail individuel s'objective en se socialisant dans l'échange. Le travail social est représenté par l'appréciation que chacun peut porter sur son propre travail en se situant dans la position d'un « spectateur impartial ».

Il ne s'agit donc pas d'une appréciation subjective au sens des néo-classiques puisque celle-ci repose entièrement sur l'hypothèse d'indépendance alors qu'à l'inverse le « spectateur impartial » repose sur le principe de la sympathie redoublée. Pour paraphraser A. Smith nous pouvons écrire : Nous n'apprécions la valeur de notre travail que comme nous apprécions le travail d'autrui, ou, ce qui revient au même, comme autrui est capable de l'apprécier¹². Le spectateur impartial est donc la représentation que l'individu se fait de l'échange réel sur le marché. L'échange est d'abord représentation.

Deux écueils nous semblent devoir être évités :

- D'une part faire reposer la valeur sur une appréciation purement subjective d'être indépendant les uns des autres. Or la valeur c'est l'échange (social par définition).
- D'autre part faire de la valeur une donnée objective, extérieure à l'individu, s'imposant à lui en dehors de toute représentation sociale.

Nous réaffirmons ici que :

« *La commune mesure de toutes les valeurs est l'homme* »¹³ ; il est vain dans une science sociale de chercher un étalon-objet (Physis) alors que nous sommes dans le Nomos. La quête d'une mesure objective, quasi physique, de la valeur démontre le côté scientifique dans lequel l'économie politique s'est souvent enfermé à partir de D. Ricardo. L'idée que le travail produirait la valeur comme une sécrétion qui s'incorporerait progressivement au produit de sorte que celui-ci cristalliserait de la valeur avant même qu'il ne s'échange, participe qu'on le veuille ou non d'une vision positiviste de l'économie. Nous verrons que l'avantage du travail commandé est qu'il *présuppose l'échange, qu'il se forme dans l'échange*. Un objet commande plus ou moins du travail d'autrui selon, entre autre, *l'estime* qu'autrui a de « *la peine, de l'embarras* » qui a été nécessaire pour le produire. L'échange à travers le marchandage, l'offre, la demande, *sanctionne*, valide l'équivalence des différents travaux. Il sanctionne, valide le sacrifice fait. La société globale en est le seul juge. Est-ce dire pour autant que nous n'avons plus de théorie de la valeur mais finalement une théorie des prix de marché qui donne leur contenu de valeur au travail ?... Oui et non. Oui au niveau individuel, car ce sont bien les valeurs d'échange sur le marché (les prix) qui vont régler, sanctionner l'équivalence des différentes « puissances » de travail (simple ou plus ou moins complexe). Non au niveau global, car les prix ne

¹¹ La première interprétation donnée par J. A. Schumpeter consiste à dire que le travail est une unité comme une autre pour exprimer les valeurs ou les prix, mais on peut aussi bien exprimer les valeurs relatives en boeuf par exemple. Son *Travail* ne serait qu'un *numéraire* et n'impliquerait pas de théorie particulière de la valeur d'échange. Notons que la troisième interprétation donne une fixité au travail que ne saurait avoir le boeuf justement. Même l'argument que développe J.A. Schumpeter à la p. 268 comme à la p. 431 ne nous semble pas convaincant.

La deuxième interprétation consiste à reprendre celle que D. Ricardo donne d'A. Smith en lui attribuant une confusion dont nous venons de montrer qu'elle est plutôt le fruit d'une mauvaise interprétation de D. Ricardo. (CF *Histoire de l'analyse économique*, p. 267 à 270, voir aussi p. 430 à 432 et p. 289 à 292 du tome 2).

¹² Nous renvoyons ici le lecteur à l'excellent article de J.-P. Dupuy, p. 22 et suivantes.

¹³ Molinari, cité par Turgot, *Ecrits économiques*, p. 241.

sont que des prix relatifs et qu'ils ont tous un fondement commun caché qui est le travail. Nous avons ici une contrainte de système qui nous impose une variable de bouclage : *pas de production sans travail*. La mesure réelle de la valeur des biens, au niveau macro-économique est bien toujours le travail.

« *Le travail annuel d'une nation est le fond primitif qui fournit à sa consommation annuelle toutes les choses nécessaires et commodes à la vie; et ces choses sont toujours, ou le produit immédiat de ce travail, ou achetées des autres nations avec ce produit.* »

(*Richesse des nations*, p. 3.)

4) Travail commandé, évaluation macroéconomique

La théorie du travail commandé d'A. Smith, parce qu'elle se fonde sur un étalon absolu de la valeur, présente le grand avantage de permettre des comparaisons à travers le temps. Quand les économistes veulent savoir ce que coûtait réellement un Napoléon en 1925 par rapport à ce qu'il coûte aujourd'hui, ils utilisent un procédé qui nous rapproche de la théorie du travail commandé d'A. Smith. En effet, ils divisent le prix nominal du Napoléon de 1925 par le salaire horaire moyen (ou salaire d'une qualification donnée) de 1925. On obtient bien le nombre d'heures de « salaire moyen » que commande un Napoléon. En faisant la même chose pour l'année 1980 par exemple, on peut se rendre compte qu'il faut le même temps de travail (à un manœuvre) pour acquérir un Napoléon en 1980 et en 1925. Il en faut par contre deux fois moins pour un ticket de métro et huit fois moins pour un camembert¹⁴.

Ce type de mesure utilisé par des économistes comme J. Fourastié pourrait être amélioré si, comme nous le suggère la théorie du travail commandé d'A. Smith, nous prenions non pas le salaire (toujours variable, avec des qualifications qui changent au cours du temps, etc.) mais *la valeur travail socialisée* dans l'ensemble de l'économie nationale. Celle-ci est nécessairement déterminée au niveau macroéconomique par le rapport entre la somme de toutes les valeurs ajoutées nettes (VAN) soit le produit net de Smith, ou encore le Produit Intérieur Net (PIN) de la Comptabilité Nationale et le nombre d'heures effectuées pour obtenir ce produit (nombre d'heures travaillées dans l'ensemble de l'économie c'est-à-dire population active occupée x temps de travail annuel moyen des actifs occupés)¹⁵.

Cette VAN/heure est exprimée en numéraire de chaque époque. Elle représente précisément la valeur du temps travaillé *en travail social abstrait*.

Supposons qu'en 1925 et en 1980, on ait effectué le même nombre d'heures de travail dans la nation. Supposons qu'on produise quatre fois plus de chaque bien en 1980 et que les prix relatifs entre les biens n'aient pas varié.

Pour D. Ricardo la valeur travail aurait augmenté puisqu'elle serait la seule dont le prix relatif s'est modifié par rapport à tous les autres biens.

Pour A. Smith ce serait l'ensemble des autres biens qui auraient baissé puis qu'avec le même sacrifice de temps de travail (étalon absolu) on acquerrait quatre fois plus de biens.

C'est en effet la productivité du travail dans la production des biens qui a augmenté et non la productivité du travail dans la production de travail qui aurait baissé.

Supposons à présent qu'il faille le même temps de travail social moyen pour acquérir un Napoléon et qu'il en faille quatre fois moins pour acquérir tous les autres biens de sorte que les prix relatifs

¹⁴ Source le CERC, 3^e rapport, 1984. En 1925, le salaire horaire du manœuvre est de 2,12 F/h. Le Napoléon vaut 80 F (ancien). Il vaut donc $80 / 2,12 = 37 \text{ h } 44'$ de travail. En 1980, le salaire horaire du manœuvre est de 21,22 F. Le Napoléon vaut 850 F. Il vaut donc $850 / 21,22 = 40 \text{ h.}$ de travail.

¹⁵ Nous devrions diviser uniquement par le temps de travail productif au sens smithien. Nous considérons ici, comme le fait la Comptabilité Nationale, qu'est productif tout travail rémunéré.

entre les autres objets n'aient pas variés.

Pour D. Ricardo seul le Napoléon aurait changé de valeur car c'est le seul à n'être plus dans le même rapport d'échange avec les autres. Notamment les biens salariaux comme le blé (et donc le salaire pour D. Ricardo) achèteraient quatre fois moins de Napoléons. Preuve que le Napoléon aurait augmenté. C'est tout au moins ce que Ricardo prétend déduire logiquement d'A. Smith et lui reproche de ne pas conclure logiquement dans ce sens.

Pour A. Smith, seul le Napoléon n'aurait pas changé de valeur *absolue*, (Smith se réfère à sa mesure absolue de la valeur), tous les autres auraient baissé de valeur puisqu'ils commandent quatre fois moins de travail pour les acquérir. Certes si les salaires ont baissé à proportion de la baisse des biens salariaux (blé), le salaire ouvrier commandera la même quantité des autres biens et quatre fois moins de Napoléons, mais cela signifierait que la part des profits aurait, elle, considérablement augmenté et commanderait plus que quatre fois plus de marchandises. Au niveau global, le travail vivant (salaire + profit + rente) commande quatre fois plus de biens et autant de Napoléons. Si la proportion entre Salaire/Profit et Rente ne change pas, alors, le salaire pourra lui aussi acquérir quatre fois plus de biens (les biens ont baissé) et être un bon indice de la valeur. La même quantité de Napoléons commandera la même quantité de travail. Le salaire est un « succédané » de la mesure absolue de la valeur. Mais la véritable mesure est le temps de travail et pas la valeur du travail. Ce n'est donc pas le taux de salaire du manœuvre qu'il faut prendre, mais le rapport entre tout ce qui est produit et le temps de travail total qui a permis cette production. Une recherche de données à l'INSEE nous a permis d'effectuer ce calcul. Nous avons déduit du PIB la consommation de capital fixe en estimant qu'elle représente la part du travail mort inclus dans le capital fixe qui passe dans la valeur du produit. Ainsi seul le travail actuel (salarié et non salarié, qualifié ou non) a permis de produire le PIN. Si nous estimons que le temps de travail annuel moyen des non salariés (non recensés par l'INSEE) est le même que celui des salariés et enfin que tout travail, dès lors qu'il est rémunéré, est productif (hypothèse de la Comptabilité Nationale différente de celles d'A. Smith sur ce point), nous aurons :

$\text{PIN 1987} = 4.624.293.000 \text{ KF.}$

Nombre d'heures effectuées sur le territoire en 1987: 33.027.915.000 h.

Le rapport nous donne : 140,01 F/h. Chaque heure travaillée en France « produit » 140 F. Ces 140 F, produits par les actifs occupés paient nécessairement tout (les retraites, les services gratuits, etc... etc...). Il est à présent aisé de déterminer ce que représente, en temps de travail social moyen, n'importe quelle marchandise ; ce sera également en moyenne le temps de travail qu'il a fallu pour les acquérir. S'il a fallu en réalité plus de temps, pour tel produit, c'est que le travail y est moins productif que la moyenne, et inversement. Ainsi une Renault 5 de 47 000 F vaut en fait $47\,000/140 = 335,7$ h de travail social moyen. C'est là sa mesure « objective », sociale. Cependant, elle coûte effectivement plus cher à tel ouvrier qu'à tel cadre supérieur par exemple. Si on prend comme mesure les revenus disponibles de chacun d'eux (au sens de la C.N. c'est-à-dire après paiement d'impôts et cotisations et ajout des prestations) et en supposant que les impôts paient les services publics gratuits, etc.... l'ouvrier devra peut-être « sacrifier » trois fois plus de son travail que le cadre. Réellement, pour lui, (subjectif au sens précis de pour le sujet en question) la R5 coûte 3 fois plus cher que pour son voisin. Pourtant cette R5 n'a qu'une valeur sociale comme elle n'a qu'un prix de marché. Ce qui apparaît à la surface de la société, c'est son prix en monnaie tel qu'il résulte du débat sur le marché (l'Offre et la Demande, mais aussi sans doute les rapports de forces sociaux, etc...), mais la mesure réelle, fondamentale, quoique cachée, reste le temps de travail. Elle est la seule qui permette des comparaisons à travers l'espace (des nations différentes) et le temps (des époques très différentes).

« Mais quoique le travail soit la mesure réelle de la valeur échangeable de toutes les marchandises, ce n'est pourtant pas celle qui sert communément à apprécier cette valeur. Il est souvent difficile de fixer la proportion entre deux différentes quantités de travail. Cette proportion ne se détermine pas toujours seulement par les temps qu'on a mis à deux différentes sortes d'ouvrages. Il faut aussi tenir

compte des différents degrés de fatigue qu'on a endurés, et de l'habileté qu'il a fallu déployer. Il peut y avoir plus de travail dans une heure d'ouvrage pénible que dans deux heures de besogne aisée, ou dans une heure d'application à un métier qui a coûté dix années de travail à apprendre que dans un mois d'application d'un genre ordinaire et à laquelle tout le monde est propice. Or il n'est pas aisé de trouver une mesure exacte applicable au travail ou au talent. Dans le fait, on tient pourtant compte de l'une et de l'autre quand on échange ensemble les productions de deux différents genre de travail. Toutefois ce compte là n'est réglé sur aucune balance exacte ; c'est en marchandant et en débattant les prix de marché qu'il s'établit, d'après cette grosse équité qui, sans être fort exacte, l'est bien assez pour le train des affaires communes de la vie.

D'ailleurs, chaque marchandise est plus fréquemment échangée, et par conséquent comparée, avec d'autres marchandises qu'avec du travail. Il est donc plus naturel d'estimer sa valeur échangeable pour la quantité de quelque autre denrée que par celle du travail qu'elle peut acheter. (...) La première est un objet simple et palpable ; l'autre est une notion abstraite, qu'on peut bien rendre assez intelligible, mais qui n'est d'ailleurs ni aussi commune ni aussi évidente. »

(Richesse des nations, p. 62-63)

Ce passage et ce qui suit sont d'une étonnante clairvoyance. Il ne signifie pas qu'A. Smith renonce totalement au travail dans la mesure des valeurs relatives des marchandises, mais celles-ci doivent pour s'évaluer en travail social abstrait, s'échanger les unes contre les autres par l'intermédiaire de la monnaie. L'ensemble du travail social est représenté par le revenu national. C'est l'usage qui est fait de ce « revenu national » qui va, via les prix relatifs en monnaie, apprécier et « commander » les quantités relatives de travail. Ces prix relatifs ne sont pas déterminés uniquement par la sphère « économique », ces prix de marché reflètent les appréciations sociales de toute nature qui se rencontre sur le marché. Il n'y a qu'un absolu économique au niveau macro, c'est que tout a été « payé » par du travail, et que, en ce sens, le travail est l'essence de la richesse.

Le travail n'est pas un « numéraire » comme un autre (comme le boeuf pour reprendre J. A. Schumpeter) car il entre dans la production de toute chose ayant une valeur.

A. Smith s'éloigne-t-il définitivement de ce que l'on entend habituellement par « théorie de la valeur travail » ? Nous allons voir dans notre troisième partie qu'A. Smith se trouve en fait beaucoup plus proche de K. Marx qu'on ne pouvait le croire. À moins que ce ne soit Marx qui doivent finalement plus à A. Smith qu'à D. Ricardo. Après avoir été considéré par certains comme un « ricardien mineur » voilà que nous nous proposons de montrer que K. Marx est peut-être un « smithien majeur ».

Il a d'abord eu le mérite de poser très clairement ce qui était encore très flou chez A. Smith et l'empêchait d'aller jusqu'au bout de sa théorie de la valeur travail, à savoir la distinction entre travail nécessaire et surtravail. Réciproquement K. Marx est beaucoup plus proche d'A. Smith que de D. Ricardo dans sa théorie de l'exploitation.

« Le produit du travail n'appartient pas toujours tout entier à l'ouvrier. Il faut, le plus souvent, que celui-ci le partage avec le propriétaire du capital qui le fait travailler. »

(Richesse des nations, p. 74)

Enfin A. Smith a cherché comme K. Marx un étalon absolu de la valeur, recherche que D. Ricardo abandonne dans la première section des *Principes*.

III

VALEUR D'ÉCHANGE, TRAVAIL COMMANDÉ ET FORMES DE LA VALEUR

Pour bien comprendre l'échange des marchandises, il paraît indispensable de revenir aux formes de la valeur chez K. Marx. A. Lipietz écrit à ce propos :

« La genèse logique de la catégorie de monnaie à partir de celle de marchandise est un des succès dont Marx est le plus fier ; mais nous savons que, pour lui, l'essentiel est dans l'analyse de la forme valeur la plus simple, c'est-à-dire de l'échange de deux marchandises. Et il a parfaitement raison. Si une grande partie de son oeuvre consacrée à la monnaie apparaît aujourd'hui vieillie, l'analyse radicale de l'origine de la monnaie à laquelle il se livre dans le chapitre 1 du Capital apparaît indispensable à qui veut comprendre le capitalisme »
(A. Lipietz, *Crise et inflation. Pourquoi ?...*)

1) Les Formes de la Valeur : Le travail comme représentation

K. Marx, dans son paragraphe sur les formes de la valeur, nous fournit un cadre théorique permettant de comprendre la théorie du travail commandé d'A. Smith. Reprenons sa démonstration :

*« A. Forme simple ou accidentelle de la valeur.
x marchandise A = y marchandises B (...)
(20 mètres de toiles = 1 habit, ou 20 mètres de toile ont la valeur d'un habit) »*
(*Le Capital*, livre 1, p. 50)

« La valeur de la première [Toile ou bien Castor dans l'exemple d'A. Smith] est exposée comme valeur relative. La seconde marchandise fonctionne comme équivalent »
(*Le Capital*, p. 51, nous soulignons et commentons entre crochets)

Mais *« ... des choses différentes ne peuvent être comparées quantitativement qu'après avoir été ramenées à la même unité. Alors seulement elles ont le même dénominateur et deviennent commensurables »* (p. 51)

« Il est vrai que la taille se distingue du tissage. Mais son équation, avec le tissage, la ramène par le fait à ce qu'elle a de réellement commun avec lui, à son caractère de travail humain. » (p. 52)

Pour K. Marx le caractère commun des marchandises vient de ce qu'elles sont toutes les deux le produit du travail humain (du travail en général, du travail abstrait voire même de la « substance » travail, interprétation que nous rejeterons). Cependant, selon nous, cela ne préjuge en rien d'une proportion quantitative déterminée (en valeur) de l'une par rapport à l'autre. La mise en relation de l'une et de l'autre ne fait que poser l'identité abstraite du travail contenu en elles mais n'implique rien quant à la mesure.

A. Smith posera plus simplement que l'une et l'autre expriment un « sacrifice » de temps (pris sur le repos, la liberté, le bonheur¹⁶, sans qu'il soit encore possible d'évaluer l'intensité plus ou moins grande de ce « sacrifice » donc de poser directement le problème de la mesure. Nous verrons que celle-ci ne pourra s'établir que par l'entremise de l'échange car :

"Il peut y avoir plus de travail dans une heure d'ouvrage pénible que dans deux heures de besogne aisée." (*Richesse des nations*, p. 63)

Le Travail perçu comme « sacrifice » est cependant bien du travail « *dans sa détermination abstraite* » comme dirait K. Marx.

Pour expliquer l'abstraction du travail concret, Marx est pour sa part obligé de montrer que la valeur d'usage de la toile ne devient « valeur » que par le travail abstrait de l'équivalent (l'habit). En fait, on peut dire que la valeur de la toile ne s'exprime qu'en « acquérant, commandant » le travail de l'habit :

« Malgré son extérieur si bien boutonné, la toile a reconnu en lui une âme sœur pleine de valeur » (*Le Capital*, L. 1, p. 53)

« Pour exprimer que sa valeur [celle de la toile du castor] vient du travail humain, dans sa propriété abstraite, elle dit que l'habit [le daim] en tant qu'il vaut autant qu'elle, c'est-à-dire est valeur, se compose du même travail qu'elle-même » (p. 53, nous commentons entre crochets)

« Quand on exprime la valeur de la toile dans l'habit, l'utilité du travail du tailleur ne consiste pas en ce qu'il fait des habits (...) mais en ce qu'il produit un corps, transparent de valeur, échantillon d'un travail qui ne se distingue en rien du travail réalisé dans la valeur de la toile. Pour pouvoir s'incorporer dans un tel miroir de valeur, il faut que le travail du tailleur ne reflète lui-même rien que sa propriété de travail humain. » (p. 58)

Ce travail humain abstrait qui est pour K. Marx une « *dépense de force humaine* » est pour A. Smith une portion de temps sacrifié. Mais dans un cas comme dans l'autre, c'est toujours dans le miroir de l'autre (l'habit ou le daim) que se métamorphose le travail concret (de la toile ou du castor) en travail humain abstrait. La valeur de la toile s'exprime dans le « travail humain abstrait » de l'habit. La valeur du castor c'est le temps sacrifié, perdu à chasser les daims que ce castor commande (permet d'acquérir), ou symétriquement ce que vaut pour un chasseur de castor, un daim, c'est le temps qu'il sacrifie à la chasse du castor pour obtenir ce daim.

Ce qu'ont admirablement bien vu ici à la fois A. Smith et K. Marx, c'est que l'abstraction du travail concret, particulier, ne peut se faire que dans et par la REPRESENTATION. Le travail humain abstrait est représentation, il suppose une reconnaissance à travers le miroir de l'autre.

¹⁶ *Richesse des nations*, p. 65.

« *Les deux formes d'activité productive, tissage et confection de vêtements exigent une dépense de force humaine. Toutes deux possèdent donc la propriété commune d'être du travail humain (...). Il n'y a là rien de mystérieux ; mais dans l'expression de valeur de la marchandise, la chose est prise au rebours. Pour exprimer, par exemple, que le tissage, non comme tel, mais en sa qualité de travail humain en général, forme la valeur de la toile, on lui oppose un autre travail, celui qui produit l'habit, l'équivalent de la toile, comme la forme expresse dans laquelle le travail humain se manifeste. Le travail du tailleur est ainsi métamorphosé en simple expression de sa propre qualité abstraite.* » (K. Marx, *Le Capital*, livre 1, p. 58 et 59 ; nous soulignons.)

Chez A. Smith, l'idée que la valeur d'un bien A ne puisse être que du travail « représenté » dans les formes du produit contre lequel il s'échange est, selon nous, liée à l'analyse qu'il fait de la société. Au centre de cette analyse on trouve le concept de sympathie. Sa théorie du travail commandé est en fait très proche de son analyse de la sympathie dans la *Théorie des sentiments moraux*. On retrouve toujours la même idée à savoir que les échanges, de quelque nature qu'ils soient (relations sociales ou de marchandises) supposent une représentation de l'autre en soi.

« *Quelque degré d'amour de soi qu'on puisse supposer à l'homme, il y a évidemment dans sa nature un principe d'intérêt pour ce qui arrive aux autres, qui leur rend leur bonheur nécessaire, lors même qu'il n'en retire que le plaisir d'en être témoin.* » (*Théorie des sentiments moraux*, p. 1)

L'hypothèse d'indépendance de l'axiomatique néo-classique est aux antipodes de toute l'analyse de Smith. La sympathie c'est le fait d'éprouver ce qu'éprouve l'autre parce qu'on se représente ce qui arrive à autrui comme arrivant à nous-même.

« *Éprouvant soi-même un plaisir de sympathie à travers les actions des autres, chaque individu en vient à régler sa conduite sur les sentiments qu'elle provoque sur un spectateur extérieur, mû lui aussi par le principe de sympathie jusqu'à devenir lui-même son propre spectateur.* » (A. Lapidus, p. 62)

On se représente le travail (sacrifice) d'autrui dans la production d'un bien comme sacrifice qu'il nous faut nous-même consentir pour acquérir, « commander » ce bien. Mais c'est du travail représenté par le « spectateur impartial » (Travail social abstrait) qui apparaît dans l'échange des biens et pas du travail incorporé (donc concret).

Dans l'échange de la toile contre l'habit, l'habit bien sûr a une valeur d'usage pour le tisserand mais il a également la capacité, indépendante de sa forme naturelle en tant qu'habit, de représenter, dans l'échange, la valeur de la toile, de sanctionner, valider socialement le travail dépensé dans la production de la toile.

Ceci apparaît encore plus clairement quand une classe de marchandises particulières acquiert le statut d'équivalent général, celui dans lequel toutes les marchandises expriment leur valeur. La valeur d'usage propre à cet équivalent sera alors complètement subordonnée à son rôle de « représentante » du travail général dépensé dans la production globale.

L'équivalent général (Monnaie) ne pourra alors exprimer sa valeur que dans : « *la série interminable de toutes les autres marchandises* » c'est-à-dire dans son pouvoir d'achat.

En fait, dans une société marchande développée, ce qui est le cas de la société capitaliste, les marchandises ne s'échangent pas directement les unes contre les autres, mais contre de la monnaie (Forme équivalent général). En clair, cela signifie que le travail concret privé dépensé dans leur production ne s'échange pas contre des valeurs d'usage utiles au producteur, mais contre la *reconnaissance du travail abstrait* dont elles sont grosses, donc contre une quantité du « représentant » du travail abstrait, à savoir la monnaie. Mais l'accouchement n'a lieu que dans et par l'échange sur le marché. L'acte de naissance de la marchandise, sa validation sociale comme fraction déterminée du travail social général n'a lieu que par l'échange sur le marché.

Ainsi la valeur d'échange sociale (VES), encore appelée valeur de marché au livre III du *Capital*, ne mesure pas une quantité de travail incorporée, mais la fraction de travail social abstrait qu'a pu

« commander », acquérir telle espèce de valeur d'usage. Dans le processus de reconnaissance en paternité qui a lieu sur le marché, le *besoin social* intervient. Aussi, nous pouvons conclure en disant que *la VU est aussi l'usage qui est fait de la valeur* c'est-à-dire du travail social abstrait obtenu au niveau de l'économie toute entière.

Si, pour nous, K. Marx a bien posé le problème dans son analyse des formes de la valeur, il ne cesse pas pour autant de revenir à une vision ricardienne du travail incorporé. Notamment chaque fois qu'il s'agit de la mesure. Voyons cela de plus près.

2) Préexistence de l'échange ou de la valeur ?... Les deux réponses de K. Marx

Jusqu'à présent nous avons simplement établi - à partir de la forme simple de la valeur chez K. Marx - que le face à face de deux produits qui s'échangent réduisait le travail concret de chacun d'eux en travail humain abstrait, en « porte valeur ».

À aucun moment il n'est apparu que la détermination quantitative de l'échange était le produit d'une détermination quantitative préalable de substance « travail humain » incorporé dans chaque marchandise.

Si, comme nous l'avons montré, l'abstraction résulte de l'échange, on doit alors se poser la question de savoir ce qui au départ a poussé les produits dans l'échange (logiquement et historiquement).

La réponse de K. Marx est sur ce point ambiguë. Deux lectures sont possibles. L'une d'elles nous semble devoir conduire dans toutes les impasses théoriques qui ont pu être relevées dans la théorie marxiste. C'est l'interprétation orthodoxe, « ricardienne » selon nous, de la grande majorité des économistes "marxistes" ou critiques de Marx¹⁷. Il ne s'agit pas ici d'entrer dans les détails des interprétations. Disons simplement que cette lecture fait de la « substance » travail humain abstrait une quantité (de force, de cerveaux, de nerfs...) mesurable qui prédétermine l'échange. Les quantités relatives échangées s'expliquent par les quantités relatives de travail humain abstrait incorporé dans chaque marchandise. C'est même ce travail qui expliquerait l'échange alors que nous venons de voir que c'était l'échange qui à l'origine métamorphosait le travail concret en travail humain abstrait. Marx écrit pourtant :

« Il ressort de notre analyse que c'est de la nature de la valeur des marchandises que provient sa forme, et que ce n'est pas au contraire de la manière de les exprimer par un rapport d'échange que découle la valeur et sa grandeur » (Le Capital, Livre 1, p. 60)

Mais qu'est-ce que la nature de la valeur des marchandises ?... Est-ce une « substance » travail analogue à la pesanteur des choses ?

« Des quantités de fer employées pour mesurer le poids du sucre, représentent donc vis-à-vis de la matière sucre une simple forme, la forme sous laquelle la pesanteur se manifeste (...). De même que le corps fer, comme mesure de poids vis-à-vis du pain de sucre, ne représente que pesanteur, de même dans notre expression de valeur, le corps habit vis-à-vis de la toile ne représente que la valeur. » (p. 57)

Pourtant K. Marx souligne bien un peu plus loin :

« Dans l'expression de poids du pain de sucre, le fer représente une qualité naturelle commune aux deux corps, leur pesanteur, tandis que dans l'expression de valeur de la toile, le corps habit représente une qualité surnaturelle des deux objets, leur valeur, un caractère d'empreinte purement sociale » (p. 57, nous soulignons).

Le travail humain abstrait a un caractère d'empreinte purement sociale. ... « sous cette expression un rapport social est caché ». Mais comment cette empreinte sociale pourrait-elle se former en dehors de l'échange ?...

¹⁷ Nous ne connaissons guère que l'interprétation d'I. Roubine qui soit très différente de ce courant dominant. Lire ses *Essais sur la théorie de la valeur de Marx*, 1928. Maspéro, 1978.

Marx écrit pourtant :

« Il devient évident que ce n'est pas l'échange qui règle la quantité de valeur d'une marchandise, mais au contraire la quantité de valeur de la marchandise qui règle ses rapports d'échange »
(p. 62, § « *Forme développée de la valeur relative* »)

Si c'est la quantité de valeur de la marchandise qui détermine l'échange on est obligé d'admettre que cette *valeur* a déjà été formée par l'échange car elle représente du travail humain abstrait. Mais cette *qualité* de travail humain abstrait n'implique pas de détermination quantitative de valeur en dehors de celle qui se réalise dans le cadre d'une *empreinte sociale*. Comment cette empreinte sociale pourrait-elle se former en dehors du marché ? K. Marx met l'échange au centre du processus d'abstraction du travail concret en travail humain abstrait tout en faisant de ce travail humain abstrait une *substance* quantifiable déterminée en dehors du rapport d'échange. Il y a, selon nous, une contradiction. On passe de l'*abstraction-homogénéisation* (le travail humain indistinct) qui se fait dans le face à face des marchandises à la *mesure-quantification* qui dans une société capitaliste, se ferait en amont dans les *ateliers de sécrétion de travail humain abstrait* que seraient devenues les entreprises ; comme si les marchandises en sortant portaient inscrite sur leur front leur valeur et, en se reconnaissant ainsi sur le marché, se proportionnaient d'elles-mêmes dans l'échange.

K. Marx insiste dans maints passages de la section 1 pour faire du travail incorporé dans la marchandise le déterminant non seulement qualitatif mais également quantitatif de l'échange.

Cette interprétation est de fait contredite par les développements ultérieurs tant en ce qui concerne le problème du travail simple et complexe qu'en ce qui concerne le problème de la transformation des valeurs en prix de production. Ces derniers sont en fait des valeurs sociales telles que les taux de profits puissent s'égaliser malgré des compositions organiques du capital différentes. Le besoin social sanctionne, valide, ces rapports de valeur.

On ne peut expliquer, en dehors de l'échange, la validation d'un travail comme *complexe* ou *simple*. Un travail complexe est simplement un travail plus *puissant*, c'est-à-dire qui commande plus de valeur dans le même temps parce que l'entreprise qui réalise cette marchandise est plus productive que ses concurrentes.

Il est intéressant de noter que K. Marx insiste sur cette interprétation chaque fois qu'il cherche à bien se démarquer des thèses mercantiles ou libérales. La suite de la citation que nous avons donnée p. 46 est instructive à cet égard :

« C'est là pourtant l'erreur des mercantilistes et de leurs modernes zéloteurs, les Ferrier, les Ganilh, etc... aussi bien que de leurs antipodes, les commis voyageurs du libre échange, tels que Bastiat et consorts (...). Pour eux il n'existe donc ni valeur ni grandeur de valeur en dehors de leur expression par le rapport d'échange, ce qui veut dire pratiquement en dehors de la cote quotidienne du prix courant. » (*Le Capital*, Livre 1, pp. 60, 61)

On peut trouver une autre interprétation de la théorie de la valeur de K. Marx, notamment dans le paragraphe sur le caractère fétiche de la marchandise:

« L'égalité de travaux qui diffèrent *toto coelo* les uns des autres ne peut consister que dans une abstraction de leur inégalité réelle (...) c'est l'échange seul qui opère cette réduction en mettant en présence les uns des autres, sur un pied d'égalité les produits des travaux les plus divers.

Ce double caractère social des travaux privés, ne se réfléchit dans le cerveau des producteurs, que sous la forme que leur imprime le commerce pratique, l'échange des produits. »

(*Le Capital*, livre 1, p. 70)

À l'origine (logiquement comme historiquement) c'est le commerce pratique qui jette les produits dans l'échange. Ce face à face les fait apparaître comme produit du travail humain abstrait. La généralisation de l'échange marchand (forme développée par opposition à la forme simple ou « accidentelle » de la valeur) fait de chaque marchandise un porte valeur. Faut-il en conclure que chaque marchandise n'est plus qu'une concrétion plus ou moins grande d'un quantum d'heures de travail humain abstrait ?... Non car :

« *La valeur ne porte donc pas écrit sur le front ce qu'elle est. Elle fait bien plutôt de chaque produit du travail un hiéroglyphe.* » (*Le Capital*, Livre 1, p. 70)

Ce n'est pas le temps de travail humain abstrait incorporé dans chaque marchandise qui détermine leur valeur, un même produit réalisé en moins de temps ne vaut pas moins.

Le temps de travail *particulier* a lui-même plus ou moins de valeur, il est plus ou moins *puissant* (*potenziert*) ce qui ne signifie pas qu'il est plus ou moins compliqué, ou qualifié, comme le laisse entendre la traduction par travail complexe mais simplement qu'il *commande* dans le même temps plus de valeur¹⁸.

La mesure de la valeur ne peut pas se faire au niveau de chaque marchandise, mais seulement au niveau global, elle se fait en travail social (c'est-à-dire moyen pour K. Marx) abstrait. Ce travail n'est socialisé qu'au niveau de la société toute entière, c'est pourquoi :

« *Ce n'est qu'avec le temps que l'homme cherche à déchiffrer le sens du hiéroglyphe, à pénétrer les secrets de l'œuvre sociale à laquelle il contribue, et la transformation des objets utiles en valeurs est un produit de la société, tout aussi bien que le langage.* » (*Le Capital*, p. 70, nous soulignons.)

Si la valeur est un produit de la société comme le langage, alors elle présuppose l'échange et cette deuxième interprétation est absolument irréductible à la première. K. Marx ne semble avoir su (ou pu ?) choisir. Le marxisme pour sa part a choisi la première interprétation.

En ce qui nous concerne, nous affirmerons avec G.H. de Radkowski : « *Hors de l'échange, point de valeur* »¹⁹.

Avant de construire un modèle qui résume notre approche, il nous faut souligner la convergence de cette interprétation avec celle que nous avons vue chez A. Smith.

3) Préexistence de l'échange ou de la valeur ? La réponse d'A. Smith

Pour A. Smith l'échange préexiste à la valeur puisque celle-ci se forme à travers l'échange, c'est la valeur en échange.

Au niveau macro-économique cependant, tout le Produit Net a forcément été réalisé par tout le temps de travail. Le travail est donc nécessairement présent dans le processus d'évaluation des biens.

L'antériorité de l'échange nous amène à nous poser de nouveau la question : Qu'est-ce qui pousse les marchandises à s'échanger si elles ne « portent pas écrit sur leur front » leur valeur avant l'échange ?

La réponse d'A. Smith repose sur le même présupposé qui explique selon lui la division des tâches, à savoir :

« *le penchant naturel à tous les hommes (...) qui les porte à trafiquer, à faire des trocs et des échanges d'une chose pour une autre.*

Il n'est pas de notre sujet d'examiner si ce penchant est un de ces premiers principes de la nature humaine dont on ne peut pas rendre compte, ou bien, comme cela paraît plus probable, s'il est une conséquence nécessaire de l'usage de la raison et de la parole. »

¹⁸ Aux « belles heures » du taylorisme par exemple, le travail pouvait à la fois être techniquement plus simple (formation très réduite) et néanmoins plus puissant puisque les produits de ce travail étaient réalisés en moins de temps que dans les entreprises non taylorisées. Ce n'est pas le caractère plus ou moins complexe qui fait la valeur, mais la valeur qui rend tel ou tel travail plus puissant.

¹⁹ G.H. de Radkowski, 1987, p. 112. Il écrit aussi : « *L'échange ne produit pas seulement l'entité valeur mais aussi et en même temps la valeur (dans le sens mathématique de ce terme) des valeurs, leur valence.* », p. 119.

(*Richesse des nations*, p. 47, nous soulignons.)

« On n'a jamais vu de chien faire de propos délibéré l'échange d'un os avec un autre chien. On n'a jamais vu d'animal chercher à faire entendre à un autre, par sa voix ou ses gestes : Ceci est à moi, cela est à toi ; je te donnerais l'un pour l'autre. » (p. 47.)

Cette réponse d'A. Smith s'inscrit dans la structure même de *La Richesse des nations*. Il commence en effet par trois chapitres sur la division du travail. Or, qu'il s'agisse de la division technique du travail (spécialisation des types de travaux en différentes qualifications), chap. I ; ou de la division sociale du travail (en fait, division de la production en différents produits), chap. II ; c'est le besoin d'échange, de communication (*la raison et la parole* d'A. Smith ; *le langage* dans la citation de K. Marx) qui en explique finalement l'origine. L'étendue du marché (chap. III) en est la conséquence et le moyen de son renforcement.

Mais ce qu'il y a de tout à fait remarquable dans l'exposé de *La Richesse des nations*, c'est que ces trois chapitres sont précédés d'une introduction dans laquelle A. Smith pose justement le problème du travail au niveau macroéconomique. Il pourra de ce fait aborder dans les quatre chapitres qui suivent le problème de la valeur en échange en commençant par la monnaie (équivalent général) (chap. IV), pour remonter au prix en travail (chap. V), à ses parties constituantes (répartition) (chap. VI) et finir avec les prix de marché (gravitation) (chap. VII).

On peut dès lors analyser la structure logique de la théorie de la valeur d'A. Smith comme F. de Saussure a pu analyser le système de la langue²⁰. La langue institue un rapport entre une série de découpes dans la masse de la pensée (signifié) et une série de découpes dans la masse sonore (signifiant).

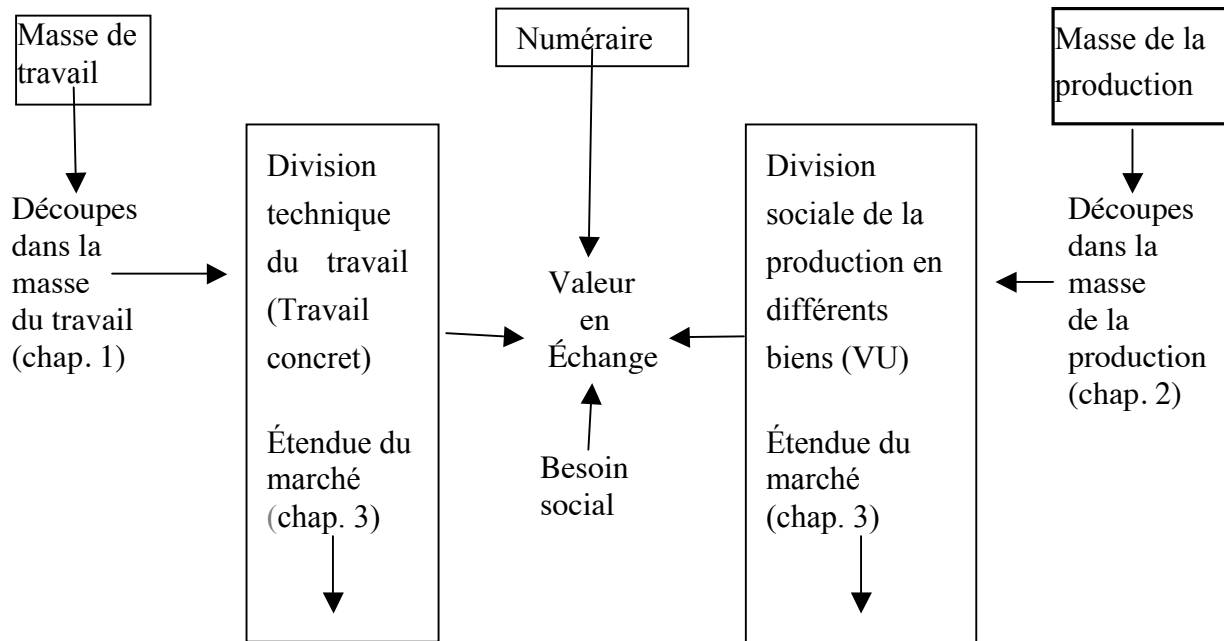
Nous pouvons dire que la valeur en échange d'A. Smith institue un rapport entre une série de découpes dans la masse de travail (qualification) et une série de découpes dans la masse de la production (valeur d'usage). Une masse de travail dresse devant elle une masse de produits (le Produit Net).

La masse de travail est différenciée (division technique des tâches dans la manufacture d'épingles, chap. 1) et la production se compose de produits et producteurs distincts (division sociale du travail ou plus exactement de la production, chap. 2)²¹. Entre ces deux découpes se situe la valeur en échange.

Que ce soit au niveau de la division sociale du travail (en fait division de la production en différentes branches associées à des besoins humains différents et complémentaires) ou de la division technique du travail (en fait spécialisation des types de travaux en différentes qualifications associées à des compétences, adresses, etc..., différents et complémentaires). C'est le besoin d'échange, de communication (*la raison et la parole* d'A. Smith, *le langage* dans la citation de K. Marx) qui explique finalement l'origine de l'échange.

²⁰ *Cours de linguistique général*, Paris, Payot, 1969. Nous avons nous-même écrit un article sur « Valeur en linguistique et en économie » paru dans les *Cahiers A.E.H.* n° 6, novembre 1975.

²¹ Voir R.L. Meek, pp. 61-62



La Valeur en échange est ce qui va mettre en relation la *masse de travail* « découpée » en différentes qualifications et la *masse des « commodités »* découpées en différents types de produits. Au niveau global, tout le produit (net) épuise tout le travail annuel de la nation, mais il échoit à chaque produit des portions de valeur travail (Travail social moyen) déterminées par l'échange. Ces échanges étant eux-mêmes prédéterminés par la répartition (entre Salaire, Profit et Rente chez A. Smith²²) et le besoin social (biens salariaux et autres biens notamment).

On trouve chez A. Smith, comme dans notre deuxième interprétation de Marx, l'idée que la mesure des valeurs ne se fait pas directement par les temps de travail... Le travail reste cependant la mesure scientifique, mais elle n'est « *ni aussi commune ni aussi évidente* ».

« Mais quoique le travail soit la mesure réelle de la valeur échangeable de toutes les marchandises, ce n'est pourtant pas celle qui sert communément à apprécier cette valeur. Il est souvent difficile de fixer la proportion entre deux différentes quantités de travail. (...) il n'est pas aisé de trouver une mesure exacte applicable au travail ou au talent. Dans les faits, on tient pourtant compte de l'une et de l'autre (...). Toutefois ce compte-là n'est réglé sur aucune balance exacte ; c'est en marchandant et en débattant les prix de marchés qu'il s'établit... »

(...) D'ailleurs, chaque marchandise est plus fréquemment échangée, et par conséquent comparée, avec d'autres marchandises qu'avec du travail. Il est donc plus naturel d'estimer sa valeur

²² « De même que le prix ou la valeur échangeable de chaque marchandise prise séparément se résout en l'une ou l'autre de ces parties constituantes ou en toutes trois ; de même le prix de toutes les marchandises qui composent la somme totale du produit annuel de chaque pays, prise collectivement et en masse, se résout nécessairement en ces mêmes trois parties, et doit se distribuer entre les différents habitants du pays, soit comme salaire de leur travail, soit comme profit de leurs capitaux, soit comme rente de leurs terres. La masse totale de ce que chaque société recueille ou produit annuellement par son travail, ou, ce qui revient au même, le prix entier de cette masse, est primitivement distribuées de cette manière entre les différents membres de la société. »

(Richesse des nations, p. 77)

échangeable par la quantité de quelque autre denrée que par celle du travail qu'elle peut acheter (...) La première est un objet simple et palpable ; l'autre est une notion abstraite. (...) Mais quand les échanges ne se font plus immédiatement, et que l'argent est devenu l'instrument général du commerce, chaque marchandise particulière est plus souvent échangée contre de l'argent. »

(*Richesse des nations*, p. 63-64, nous soulignons)

D'où la notion de prix (« relatif ») chez A. Smith, mais ces prix représentent un voile *nominal* tendu au-dessus des valeurs réelles.

« Ainsi, quand il y a identité de temps et de lieu, l'argent est la mesure exacte de la valeur échangeable de toutes les marchandises ; mais il ne l'est que dans ce cas seulement. »

(*Richesse des nations*, p. 70, nous soulignons)

« Le travail est la seule mesure universelle, aussi bien que la seule exacte des valeurs, le seul étalon qui puisse nous servir à comparer les valeurs des différentes marchandises à toutes les époques et dans tous les lieux. »

(*Richesse des nations*, p. 69)

Avant de construire notre schéma de synthèse, il nous faut préciser à nouveau la différence entre travail incorporé et travail commandé.

Dans une théorie du travail incorporé, ce sont des valeurs qui sont offertes sur le marché et des valeurs d'usages qui sont demandées. Ces valeurs offertes représentent d'emblée du travail abstrait.

Dans une théorie du travail commandé ce sont des valeurs d'usages (VU) qui sont offertes sur le marché et une fraction de travail social abstrait (TSA) qui est demandé sur le marché par l'intermédiaire de la monnaie qui s'échange contre ces valeurs d'usage.

La marchandise commande, *capte* de la valeur sociale, c'est-à-dire en définitive du temps de travail fournis par d'autres. En ce sens, être riche, c'est très précisément pouvoir se payer, commander le temps de travail des autres. Si, en réalisant une marchandise, un producteur indépendant peut se payer plus de temps de travail social des autres que cette marchandise ne lui en coûte, alors son travail sera validé comme plus *puissant* (complexe) et lui ramènera un surplus de productivité (une *plus value extra* au sens de K. Marx).

Résumons-nous à l'aide d'un petit modèle :

4) Un petit modèle :

a) Hypothèses

1. *Concurrence des produits* au sein d'une même branche.

La branche étant comprise comme espace de substituabilité parfaite des produits (ils ont le même usage). Autant de valeurs d'usages (VU) distinctes, autant de branches.

2. *Concurrence des travailleurs* au sein de chaque spécialisation technique. Nous admettons néanmoins pour simplifier qu'il n'y a qu'un taux de salaire pour l'ensemble des travailleurs, soit *s.* ce taux.

3. *Concurrence des capitaux* entre les entreprises, toutes branches confondues.

4. *Compétition des produits* entre différentes branches. Les VU distinctes sont en *compétition* dans la fraction de travail social abstrait qu'elles peuvent commander dans l'échange.

5. La période de rotation du capital est de 1. Le capital constant engagé est égal au capital consommé dans la production.

6. On pose qu'une heure de travail social abstrait équivaut à un numéraire de 140 F (c'est la valeur du travail social abstrait en France en 1987 telle que nous avons pu l'estimer), soit *s..'* = 140.

7. Pour simplifier, nous prenons simplement 2 entreprises concurrentes dans la branche A. La première produit 2 fois plus que la deuxième avec le même temps de travail vivant. Elle utilise cependant deux fois plus de capital constant (consommation intermédiaire et capital fixe plus important)

8. Nous ne considérerons ici que deux branches. Cependant, d'une façon générale, si i est l'indice repérant chaque unité de production de la branche j , nous aurons $\sum_i E_{ij} = E_{\cdot j}$ ensemble des entreprises de la branche j ; $\sum_j E_{ij} = E_{i\cdot}$ ensemble des différents produits (un type de produit par branche) d'une même entreprise i ; $\sum_i \sum_j E_{ij} = E_{\cdot\cdot}$ ensemble des entreprises. Dans le tableau qui suit l'absence d'indice correspond à l'indice ij .

b) Notation :

1/ En quantité de travail <i>particulier concret</i>	2/ En valeur (<i>travail social abstrait</i>)
TM : Travail Mort incorporé	CC : Valeur du Capital Constant
TN ou TV : Travail Nécessaire ou Vivant incorporé	CV : Valeur du Capital Variable ou masse salariale
ST : Sur Travail concret incorporé	CC+CV : Valeur du Coût de la production
TT : Travail Total incorporé = TM + TV	V : Valeur totale de la production en terme de travail commandé.
q : Nombre d'unités produites	SG : Surplus Global de l'entreprise $SG = V - (CC + CV)$
VI : Valeur Individuelle en temps de travail concret incorporé par une entreprise i . $VI = TT/q$	VS _j : Valeur Sociale des unités produites (socialisation du travail au niveau de la branche) $VS_j = TT_{\cdot j}/q_{\cdot j}$
p : Indice de productivité intégrale du travail. Il mesure le degré de « puissance » du travail d'une entreprise (ou une branche) par rapport au travail social moyen de la nation. $P = V/TT$ ou VES/VI	VES _j : Valeur d'Échange Social (Socialisation du travail au niveau national) des marchandises
	s _{..} : Taux de salaire horaire. Soit au niveau national : $s_{..} = CV_{..}/TV_{..}$ ou $CV_{..}/TN_{..}$
	s' _{..} : Valeur ajoutée nette par heure de TV soit : au niveau national : $s'_{..} = (V_{..} - CC_{..})/TV_{..}$ au niveau de l'entreprise : $s'_{ij} = (V_{ij} - CC_{ij})/TV_{ij}$
ST/TN : Taux d'exploitation en travail incorporé.	SP : Surplus (>0 ou <0) de Productivité (<i>Plus value extra</i> chez K. Marx) $SP = V - TT$
TM/TN : Composition technique du capital (en travail incorporé)	SB _j : Surplus (>0 ou <0) de Branche $SB_j = V_{\cdot j} - TT_{\cdot j}$
ST/(TM+TN) : Taux de profit en travail incorporé	CC/CV : Valeur de la composition du capital.
	SG/(CC+CV) : Valeur du taux de profit en travail commandé.

c) Modèle à une seule branche

El : Entreprise I

EII : Entreprise II

Ex : Exemple 1														
ligne 1	TM	TN	ST	TT	q	VI	VES		p =	TM/TN	ST/TN		ST/TM+TN	
ligne 2	CC	CV	SG	V			= VS		VS/VI	CC/CV	SG/CV	SP	SG/CC+CV	
El	1	24	6	6	36	24 m	1,5 h			4	1		1/5	
	2	24	6	10	40	24 m		1,666	1,333	1,11	4	1,666	+ 4	1/3
	3	3360	840	1 400	5600	24m	210 F	233,3 F	186,6	1,11	4	1,666	+ 560	1/3
EII	1	12	6	6	24	12m	2h			2	1		1/3	
	2	12	6	2	20	12 m		1,666	0,666	0,833	2	0,33	- 4	1/9
	3	1680	840	280	2800	12 m	280 F	233 F	93,3 F	0,833	2	0,33	- 560	1/9
I+II	1	36	12	12	60	36 m		1,666	1	1	3	1	0	1/4
	2	36	12	12	60	36 m		1,666	1	1	3	1	0	1/4
	3	5040	1 680	1 680	8400	36 m		233 F	140 F	1	3	1	0	1/4

Si nous lisons la première ligne de chaque case, nous avons une lecture en terme de travail incorporé, particulier à chaque producteur. Les heures passées à la production peuvent être additionnées parce qu'elles représentent toutes du travail dans sa forme abstraite (on additionne des heures de travail particulier de la même façon qu'on additionne des kilos d'oranges, de bananes ou de pomme, sous l'abstraction kilos de fruits) mais ces heures ne peuvent être la mesure de la valeur puisqu'elles ne se sont pas socialisées par la concurrence (entre VU semblables) et/ou par l'échange (entre VU distinctes).

L'entreprise I produit 24 mètres de toile en 36 heures, soit 1,5 h le mètre.

L'entreprise II produit 12 mètres de toile en 24 heures, soit 2 h le mètre. Mais sur le marché, du fait de la concurrence, la Valeur Sociale (VS) est unique et elle ne pourra être que de 60h/36m soit 1,66 h. En effet, comme nous n'avons qu'une seule branche dans toute l'économie les 60 h ayant produit 36 m se retrouvent sous forme d'une *demande-valeur* de 60 qui acquiert les 36 m de toile. Si nous avions raisonné en temps de travail incorporé nous serions tombé sur le paradoxe bien connu selon lequel l'entreprise I, qui est la plus productive, serait celle qui a le taux de profit le plus bas (1/5 contre 1/3 comme on le voit dans le tableau). Cela vient évidemment du fait que sa composition du capital est le double de celle de l'entreprise II.

En fait l'analyse en terme de travail incorporé (ligne 1) ne tient pas. La mesure de la valeur, c'est du travail *social* abstrait. En l'occurrence, 60 h de travail national ont produit 36 mètre de toile. La seule hypothèse supplémentaire que nous faisons ici c'est d'admettre que les heures de travail mort (TM) incorporées dans le capital constant (CC) représentent du travail social moyen. Le CC a commandé 12 h de travail quand il a été acquis. Ainsi ce sont bien 12 h qui passent dans ce produit²³. À partir de là, on obtient la VS de la marchandise, c'est-à-dire la valeur que cette marchandise commande, acquiert, lorsque la socialisation du travail a lieu au sein de la branche et uniquement au

²³ On peut se passer en partie de cette hypothèse dans une économie nationale en prenant la Valeur Ajoutée Nette et uniquement le temps de Travail Vivant (TV).

sein de la branche.

L'offre valeur d'usage de la branche est de 36 m de toile, la demande-valeur « normale » envers la branche s'exprime sous la forme des 60 h de travail social abstrait que « représentent » les 8 400 F de numéraire (60x140F).

La VS d'un mètre de toile est donc de 233 F (8400F/36m) ou 1,66 h de travail social abstrait (60h/36m). La production de l'entreprise I commandera une valeur de 24 m x 233 F = 5 600 F (ou 40 h de travail social abstrait) tandis que l'entreprise II captera une valeur de 12 m x 233 = 2 800 F (ou 20 h de travail social abstrait). L'entreprise I a capté 40 heures de travail social abstrait alors qu'elle n'en a incorporé que 36. Inversement 20 contre 24 pour l'entreprise II. Il y a donc bien eu, à travers la socialisation du travail, transfert de *Surplus de Productivité* (plus value extra) de II vers I. Les 4 heures de SP positif captée par l'entreprise I se traduisent par 4 heures de SP négatif perdue par l'entreprise II (soit + 560 F et - 560 F en numéraire).

Dans l'entreprise I, 12 heures de Travail Vivant (TV) *particulier* ont capté $12 + 4 = 16$ h de travail *social*. Ce travail plus « puissant » est encore appelé *complexe* chez Marx, mais pour nous, cela ne signifie pas qu'il soit plus « qualifié » ou « compliqué »; c'est un effet de la valeur.

Dans l'entreprise II à l'inverse, les 12 h de Travail Vivant (TV) n'ont capté que $12 - 4 = 8$ h de travail *social* abstrait. C'est un travail moins « puissant » (encore appelé *simple* par Marx). Il est inférieur au travail social moyen (où 12 h de travail produisent 12 h d'équivalent général, la monnaie étant la réification du travail social abstrait).

On peut observer dans ce tableau 1 toutes les conséquences, il suffit de lire la 2e et 3e lignes de chaque case. On constatera notamment que le taux de profit calculé en *travail social abstrait* ou en numéraire redevient plus élevé pour l'entreprise la plus productive (entreprise I), et ce, bien qu'elle ait une composition du capital (CC/CV) plus élevée.

La théorie de la baisse tendancielle du taux de profit n'est cependant pas invalidée par notre exemple. En effet, le taux de profit de la branche est de 1/4, mais si le procédé technique nouveau de l'entreprise I se diffuse et/ou, que l'entreprise II en vienne à faire faillite, alors il tombe à 1/5.

En effet la situation de l'entreprise I devient la situation générale. Le travail particulier de I devient le travail social abstrait de l'ensemble de la branche. Il suffit donc de répéter la première ligne du tableau dans le total. Ainsi, en dirigeant les capitaux vers les entreprises (ou les procédés de fabrication) à haut taux de profit (1/3 contre 1/9) les capitalistes contribuent involontairement à ruiner leurs espérances de gain. La faillite des canards boiteux de la branche (entreprise type II) annule la *plus value extra* captée par les entreprises innovantes (type I) et globalement le taux de profit de la branche tombera de 1/4 à 1/5 ; il y a bien baisse tendancielle du taux de profit.

d) Modèle avec deux branches

Il nous faut à présent introduire une autre branche. La différence essentielle avec l'analyse qui précède vient de ce qu'il n'y a pas, entre branches, de concurrence des produits puisqu'ils ne sont pas substituables.

Nous réaffirmons ici les conclusions de notre première partie. Les produits sont cependant *en compétition* pour acquérir, commander, une fraction du temps de travail social abstrait (la monnaie). De même, il n'y a pas, à proprement parler, de concurrence des capitaux *entre branches* mais seulement *entre entreprises* toutes branches confondues. La branche n'a pas d'existence réelle pour le capitaliste désirant investir des capitaux. Le taux de profit moyen par branche n'a aucune espèce de réalité et du reste il ne le connaît pas, ce n'est donc pas ce taux qui entraîne le déplacement des capitaux. Quant à la concurrence des capitaux inter-entreprises, elle n'a pas nécessairement pour conséquence une égalité des taux de profit entre branche. En effet, à tout moment, au sein d'une branche, on peut observer des différences de productivité entre les entreprises qui se traduisent par des différences de taux de profit (rôle du SP). Égalisation n'est pas égalité. Il se peut fort bien que des capitaux se dirigent vers notre entreprise I (égalisation des taux de profit) alors même que le taux de profit moyen de la branche dans laquelle se situe cette entreprise est plus bas que celui des autres

branches. Il suffit pour cela que l'écart des productivités dans cette branche soit plus important que dans les autres ce qui laisse apparaître un petit groupe d'entreprises qui, en bénéficiant d'un fort SP (*plus value extra*), sont les plus « profitables ». De plus, beaucoup de grandes entreprises sont dans plusieurs branches à la fois. La seule réalité qui entraîne le déplacement des capitaux est donc le taux de profit des entreprises. Cette remarque a une importance de taille. En effet les prix de production (PP) calculés par Marx pour égaliser les taux de profit des branches ayant des compositions du capital différentes, n'ont pas plus de réalité. La problématique de la transformation des valeurs en prix de production (PP) s'en trouve profondément modifiée.

Pour nous, il n'y a pas de PP, il n'y a que des valeurs d'échange sociales. La socialisation du travail abstrait ne va pas se faire uniquement au niveau de la branche (comme nous l'avons fait dans le cadre d'une économie à une seule branche) mais au niveau de l'ensemble de l'économie. La *compétition* des produits de branches différentes (des VU distinctes) va, à travers l'échange (on n'échange que des VU distinctes), déterminer la fraction de travail social abstrait qui échoit à chaque branche. Ce que nous appelons la *demande-valeur* envers la branche. Cette socialisation détermine pour chaque espèce de VU une Valeur d'Echange Sociale (VES). Ce ne sont donc plus des Valeurs Sociales (VS) (socialisation intra-branche) qui déterminent la valeur des produits, mais des VES (socialisation inter-branche). Il se peut fort bien que les valeurs d'usage produites par une branche *commandent* une fraction de travail social abstrait nationale (représenté par l'équivalent général Monnaie) supérieur au temps de travail social de la branche (travail socialisé au niveau de la branche) ; le *besoin social*, en s'exprimant par l'échange sur le marché, en est responsable.

La valeur d'usage de la toile (branche A) en s'échangeant contre l'habit (branche B) - (ou dans la forme développée, contre les produits des branches C, D, E, etc... et finalement dans la forme équivalent générale, contre la Monnaie M) - a « *reconnu en lui une âme sœur pleine de valeur* »²⁴. Pour nous, la toile *commande* en fait le travail humain abstrait réalisé dans l'habit ou plus généralement (Forme équivalent général) le travail *social* abstrait représenté par la Monnaie. En fait c'est toujours contre l'équivalent général Monnaie que se font les échanges. Le troque n'est ici qu'un artifice pédagogique.

Plus simplement, pour revenir à notre modèle, la toile produite dans notre branche A peut, du fait du besoin social, *commander* une valeur équivalent général (travail social abstrait) supérieur aux 8 400 F de notre branche.

En fait, dans une économie à plusieurs branches, ce ne sont pas les VS qui apparaissent, mais les VES car seule la *demande-valeur* envers toute la branche a une réalité. Il est cependant intéressant pour des raisons théoriques et pédagogiques de calculer ces valeurs socialisées au niveau intra-branche.

Dans une économie à deux branches, l'échange n'a lieu qu'entre 2 produits distincts. Si dans l'échange la branche A capte une fraction de Travail Social supérieure à celle qu'elle produit, la situation sera nécessairement inverse pour la branche B. En moyenne, les taux de profit de la branche A seront donc supérieurs à ceux de la branche B. Ces taux de profit incluent la *sur-valeur* captée par la branche A au détriment de la branche B. Ce transfert entre branche est analogue à celui que nous avons observé pour le SP (*plus value extra*). Nous appellerons cette *sur-valeur* (ou *sous valeur*) propre aux transferts entre branches le *Surplus de Branche* (SB). Ce SB positif pour la branche A détermine donc en moyenne un taux de profit supérieur de cette branche. Ceci va favoriser l'accumulation de capital dans cette branche et se traduire par une hausse de la composition du capital dans cette branche. La VES, expression finalement du besoin social validé par les rapports d'échange sur le marché, en est l'unique responsable. Il faut donc prendre les schémas de transformation de K. Marx à rebours, et déduire les différences de composition du capital, des différences de taux de profit permis par la VES.

Supposons dans notre dernier exemple que l'entreprise II de notre tableau précédent ait fait faillite et

²⁴ *Le Capital*, livre 1, p. 53.

que, par contre, l'entreprise I ait doublé son capital et sa production. Les conditions de production de l'entreprise I deviennent celles de la branche entière... Il n'est pourtant pas exclu que dans l'échange de la toile (branche A) contre d'autres biens (branche B, C, etc...) ou finalement contre de la Monnaie (équivalent général), la toile « *commande* » une VES supérieure à la VS de la branche (cette dernière est tombée à 210 F avec la généralisation du procédé de l'entreprise I). Supposons que cette VES s'établisse à 220 F, soit une valeur comprise entre la nouvelle et l'ancienne VS ($210 < \text{VES} < 233$). Supposons également que le taux de salaire « s » soit constant, ainsi que la valeur horaire du travail social abstrait déterminée au niveau national ($s'.. = 140$ F) (Valeur Ajoutée Nette de la Nation/temps de travail nationale = constante). La branche devient :

	TM	TN	ST	TT	q	VS		s		TM/TN	ST/TN		ST/TM+TN
	CC	CV	SG	V			VES	s..	p	CC/CV	SG/V	SB	SG/CC+CV
A	48	12	12	72	48 m	1,5 h		160	1,0476	4	1	(+3,428)	1/5
	6720	1680	2160	10560		210	220 F	140		4	1,285	+ 480	0,257

La valeur captée par la branche est de : $220 \times 48 = 10\,560$. Le taux de salaire s restant inchangé, la masse salariale reste de 1 680 et la valeur du capital constant de ($48 \times 140 = 6\,720$). Seule le surplus global SG augmente du montant du surplus de branche SB soit + 480 ou encore de 3,428 h ($480/140$) captée, à travers l'échange, sur les autres branches. Le travail vivant de la branche est devenu plus « puissant » puisque 24 heures commandent ($24 + 3,43 = 27,43$) heures de travail social abstrait (travail national).

La productivité intégrale du travail passe également de 1 à 1,047 (soit une hausse de 4,7%) ; et le taux de profit a plus de 25 %. Ainsi, malgré une composition du capital qui est passé de 3 à 4, le taux de profit de la branche s'est légèrement accru et la valeur unitaire des produits a baissé.

Nous n'avons exposé ici qu'un petit aspect de notre modèle (bien des remarques et des prolongements restent à faire) mais nous devons à présent conclure.

Quand la révolution industrielle dans le textile est apparue au XVIII^e siècle, une masse de surplus de productivité (SP) a pu être captée sur les entreprises artisanales traditionnelles. Ceci a permis des investissements importants dans des machines textiles plus perfectionnées, ce qui a fait croître la composition du capital de ces entreprises, et, progressivement (au fur et à mesure de la disparition des petits artisans) de la branche. La disparition des artisans doit entraîner la chute de la Valeur Sociale des toiles et des taux de profit. Mais la valeur d'Échange Sociale (VES) de la toile ne suit pas nécessairement la VS dans sa chute. Les gains de productivité important réalisés dans cette branche ont aussi modifié le *besoin social* (les gens ont acheté davantage de textile). Par ailleurs l'échelle des valeurs (ce que représente la valeur d'un bien par rapport à d'autres) de la population a une certaine inertie²⁵, ce qui fait que les branches ayant connu en moyenne des gains de productivités élevés ont sans doute continué de bénéficier dans l'échange d'un avantage (le surplus de branche SB). Le travail effectué dans ces branches y est alors considéré comme plus « puissant » et cela peut se manifester par la reconnaissance sociale d'une plus grande « qualification ». Mais selon nous c'est la considération sociale qui fait la qualification et pas le contenu de qualification qui fait la considération sociale. Les différences entre les sociétés à ce sujet nous en fournissent une

²⁵ Il y a un fait révélateur à ce sujet. 30 ans après la décision de passer aux « nouveaux francs », il y a encore des personnes pour qui certains prix (Maisons, voiture, etc...) doivent être exprimés en « anciens francs » pour que cela leur « dise quelque chose ». Voilà pour l'inertie. Ceci étant, notre exemple porte sur les prix relatifs et non sur les prix absolus.

preuve éclatante. Il n'y a guère qu'une vision « technicienne » de l'économie (et non « valeur ») qui puisse conduire à de telles vues. C'est pourtant ce type de raisonnement « positiviste » qui a fait du *travail complexe* un travail plus compliqué donc « sécrétant » plus de valeur travail et donnant par la même un droit à une meilleure rétribution. Le fétichisme a la vie dure ; on continue de penser les rapports sociaux en terme de rapports entre choses ou entre techniques. Or derrière les choses, ce sont des valeurs qui s'échangent donc des rapports sociaux.

On justifie les différences de rétributions en les rationalisant par l'intermédiaire des différences de qualifications auxquelles on attribue un pouvoir intrinsèque. En technicisant la répartition, on fait encore une fois l'économie du problème qu'elle pose. Ce problème n'est pas directement économique, mais d'abord *Social, Moral et Politique*. En fait, selon nous, l'économie ne peut pas exister comme discipline autonome, elle ne devrait être qu'une branche des sciences morales et politiques. Sa séparation de ce tronc commun à partir de la fin du XVIII^e siècle l'a conduite à perdre de vue les fondements mêmes sur lesquels elle repose. L'économie politique « positive » est devenue fétichiste. Pour nous, les sociétés se caractérisent d'abord par des rapports de valeur - *Valeurs-morales, Valeurs-pouvoirs, Valeurs-échanges*. Ces valeurs sont en fait intimement liées dans ce que nous analysons sous l'angle de l'économie mais le champ des valeurs est immense.

CONCLUSION

La théorie du travail commandé d'A. Smith est au cœur d'une double détermination du Temps dans l'analyse économique.

D'une part le temps vécu par l'homme qui sacrifie une portion « *de son repos, de sa liberté, de son bonheur* »²⁶.

D'autre part le temps fermé de la collectivité qui « impose sa vérité et assure ainsi sa cohésion »²⁷.

La valeur en échange,

- parce qu'elle représente du temps personnel sacrifié, impose sa vérité subjective, celle du « coût d'accès » à la marchandise en temps de travail individuel.

- parce qu'elle représente une fraction de travail social global, impose sa vérité objective, celle qui fait de toutes marchandises des produits du travail social²⁸.

Cette double détermination se résout dans la Monnaie, qui est puissance sociale dans sa détermination en travail social abstrait, mais qui est aussi, immédiatement, puissance privée dans les mains des particuliers qui, par elle, commandent les produits du travail social²⁹.

L'économie politique, parce qu'elle est une science de l'homme, ne peut échapper à cette double détermination, sauf à faire du temps du sujet, un temps social par excellence, ce qui n'est concevable que dans une société transparente à elle-même, celle qui pose l'identité de tous les sujets. Mais du même coup disparaît le problème de la valeur³⁰.

²⁶ A. Smith, *Richesse des nations*, p. 65.

²⁷ C. Mouchot, *Temps et sciences économiques*, p. 58.

²⁸ C'est selon nous cette cohésion macroéconomique par le travail qui permet à A. Smith de s'affranchir de la cohésion des scolastiques fondée sur les « *dignités relatives* » des individus qui s'exprimaient à travers la justice distributive :

« *Smith subordonne la formation des prix à la place des agents économiques dans le processus de transformation de leur environnement matériel, c'est-à-dire le processus productif. (...) Rentes, profits et salaires s'additionnent alors pour former le prix naturel, tout comme le juste prix accordait à chacun une rémunération attachée à son statut social. Et si l'accent s'est déplacé du prix de marché au prix naturel entre les Lectures et la Richesse des Nations, c'est bien parce que ce dernier est, à lui seul, le produit d'un rapport social.* » A. Lapidus. *Le détour de valeur*, p. 63.

²⁹ K. Marx écrit : « *L'argent est lui-même une marchandise, une chose qui peut tomber sous les mains de qui que ce soit. La puissance sociale devient ainsi puissance privée des particuliers.* » (*Le Capital*, Livre 1, pp. 107-108)

³⁰ Où l'on retrouve ici un problème soulevé par K. Marx... On peut également penser que la disparition du problème de la valeur chez les Néo-classiques est liée à l'identité postulée des sujets, ce qui explique du même coup la fermeture de leur modèle.

BIBLIOGRAPHIE DES AUTEURS CITÉS

- CARTELIER Jean *Surproduit et Reproduction. Intervention en économie.* P.U.G., Maspéro, 1976, 263 p.
- DEHEM Roger *Histoire de la pensée économique.* Presses de l'Université Laval, Québec, 1984. Dunod, 1985, 448 p.
- DENIS Henri *Histoire de la pensée économique.* 7e édition, P.U.F., Thémis, 1983, 730 p.
- DOCKÈS Pierre « La théorie de la Valeur d'A. Smith », Institut d'Etude Economique, *Cahier Analyse Epistémologie Histoire*, Université Lyon 2, novembre 1974.
- DUBŒUF Françoise « Adam Smith : Mesure et sociabilité ». *Economie et sociétés, Œconomia, cahiers de l'ISMEA*, Série PE, n° 3, 1985, pp. 73-107.
- DUPUY Jean-Pierre Retour sur « Das A. Smith problem », Journées d'étude : *Le marché chez A. Smith*, CAESAR, Paris X Nanterre, juin 1989.
- GROENEWEGEN P.D. « Turgot and Adam Smith », *Scottish Journal of Political Economy*, XVI, nov. 1969, pp. 271-287.
- HOLLANDER Samuel *The economics of Adam Smith*, London, Heinemann Educational Books Ltd, 1973, 351 p.
- LAPIDUS André *Le détournement de Valeur*, Paris, Economica, 1986, 174 p.
- LIPIETZ Alain *Crise et inflation. Pourquoi ?... L'accumulation intensive*, Paris, Maspéro, Économie et socialisme, 1979, 377 p.
- MARX Karl *Le Capital*, Livre 1, traduction de J. Roy, Paris, Garnier. Flammarion, 1969, 699 p. Nous avons aussi utilisé la traduction de la 4e édition allemande. Paris, Éditions Sociales, 1983, 941 p.
- MEEK Ronald L. *Studies in the Labour Theory of Value*, London, Lawrence & Wishard, 1973, 332 p.
- MOUCHOT Claude *Temps et sciences économiques*, Paris, Economica, 1978, 202 p.
- PRIBRAM Karl *Les fondements de la pensée économique*, Paris, Economica, 1986, 778 p.
- RADKOWSKI G. H. *Métamorphoses de la valeur. Essai d'anthropologie économique*, P.U.G. influences, 1987, 167 p.
- RICARDO David *Des principes de l'économie politique et de l'impôt*, Paris, Sciences Flammarion, 1971, 379 p.
- ROUBINE Isaaki *Essais sur la théorie de la valeur de Marx*, 1928, critique de l'économie politique, Maspéro, 1978, 364 p.
- SCHUMPETER J.-A. *Histoire de l'analyse économique*, t. 1, « l'Age des fondateurs ». Oxford University Press 1954. Édition Gallimard, 1983 pour la traduction française.
- SMITH Adam *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations*, Paris, éditions Gallimard, 1976.
Théorie des sentiments moraux, traduit par Mme S. de Grouchy, Marquise De Condorcet, Paris, Guillaumin libraires, 1860.
- TURGOT A.R.J. *Œcrits économiques*, Paris, Calmann-Lévy, Perspectives de l'économie, les fondateurs, 1970, 390 p.
- WALRAS Léon *Éléments d'économie politique pure ou théorie de la richesse sociale*, 5^e édition, Paris, Economica, 1988, 889 p.